



Rédacteur en Chef de 1870 à 1904 : P.-G. LEYMARIE.

49^e ANNÉE

N^o 8.

1^{er} AOUT 1905.

DE L'IDÉE DE JUSTICE

ET DE SON DÉVELOPPEMENT DANS L'HISTOIRE

(suite).

CHAPITRE II

LA JUSTICE DIVINE.

Ainsi qu'en un champ que réchauffe et vivifie le soleil, passe le sèmeur qui, à larges volées, répand les graines d'où sortira la moisson prochaine — ainsi dans l'univers est passé le Sèmeur divin.

Quel est-il ce Sèmeur ?

C'est le Verbe, le Logos planétaire, l'une des hypostases de l'Un, cause unique et suprême. De ce Logos, en vertu de son idéation créatrice, sont

issus les mondes qui le manifestent et dès l'heure où s'est produite cette extériorisation de son Être, c'est par torrents qu'ont jailli de son Foyer, des étincelles de sa flamme, des radiations de sa vie qui, de toutes parts, se sont envolées d'un bout à l'autre de ce champ grandiose qui s'appelle l'Univers.

En traçant la sphère de son activité, il a délimité l'aire où cet univers naît, évolue, puis meurt, à l'heure où s'est parachevée l'œuvre qui lui avait été assignée. La matière des mondes est l'émanation même du Logos qui la pénètre à ce point qu'en chacun des atomes, vibre son immanente énergie et que chacun des êtres que constituent ces atomes évolue dans l'ambiance d'une sorte d'atmosphère divine, où circulent des courants de forces similaires, depuis le grain de sable infime, jusqu'au soleil rayonnant et trônant au milieu de sa royale cour de satellites.

Une et homogène est donc bien la trame de la vie universelle, sorte de sphère d'activités vibrantes, tourbillonnantes et solidaires dont l'un des pôles s'appelle, ici-bas, « matière » alors que l'autre pôle, là-haut, s'appelle « pensée », pensée créatrice émanant de « l'esprit » à jamais permanent, parce qu'il est incréé.

Telle est l'œuvre ineffable du Logos que manifestent les irradiations de son Essence. Pourquoi les a-t-il semées dans l'espace, ces parcelles de lui-même ? Pourquoi s'est-il formulé, lui, l'inconnaissable et pour ainsi dire divisé, lui, l'indivisible, alors qu'il pouvait demeurer dans l'indépendance de son intangible, de son immuable unité ?

Pourquoi ?... pour nous révéler son amour non moins infini que sa puissance. Lui, l'Océan de la Vie, il a voulu que des flots de vie vinssent déferler sur les plages de tous les mondes qui gravitent autour de lui. Lui qui possède les félicités éternelles, l'omnipotence absolue, la connaissance sans bornes, il a voulu partager, avec tous ses enfants, cette connaissance, cette puissance, ces félicités, dans la joie suprême d'un sacrifice volontaire... et se multiplier, en quelque sorte, pour « individualiser » sa divinité en des êtres vivants, personnels, pouvant par la suite, en vertu de leur évolution, arriver à la compréhension de cette inimaginable munificence.

Or, ces germes divins jetés à tous les vents de l'espace, nous savons quels ils sont : ce sont nos âmes, facules spirituelles, tombées, semées, dans le champ de la matière, et c'est, dès l'heure de cette immersion, de cette « involution » que commence pour nous l'œuvre d'« évolution » œuvre lente, séculaire, ardue, mais de si glorieuse, de si incomparable grandeur !

Que fait le grain de blé jeté par le semeur dans la glèbe du sillon ? Ne peut-il se croire à tout jamais enseveli dans sa tombe — futur berceau, sans doute, mais comment pourrait-il s'en douter ? — N'étouffe-t-il pas sous cette froide et sombre terre qui l'entoure, l'opprime, le sépare des vivants, l'isole

de la nature et semble vouloir condamner à l'immonde et irrémédiable putréfaction ce germe qui veut vivre ?

Ah certes, il y mourrait, à coup sûr, s'il s'abandonnait, désespérât; mais quoi... ne sent-il pas en lui de sourdes vibrations, quelque chose comme un tressaillement de vie protestant contre cette mort hideuse qui le menace?..

Que fait-il donc? Il lutte, résiste, concentre toutes ses énergies. Au travers de cette fange opaque qui l'enlize, il insinue sa minuscule tigelle, bien faible, bien molle, à la vérité, mais qui par une croissance obstinée, quoique lente et à peine sensible, s'allongera, grossira et contournera, quand elle ne pourra les percer, les lourdes mottes qui l'écrasent.

Or, savez-vous pourquoi se poursuivent ses efforts; pourquoi persiste l'espoir qu'il a de vaincre? C'est qu'en dépit de tout obstacle, ont pénétré jusqu'à lui quelques rayons de tiède lumière et que s'est fait entendre l'irrésistible appel qui l'incite, l'attire vers les hauteurs, alors que passent les douces brises et que rayonne le grand soleil — brises qu'il veut respirer, soleil qu'il veut contempler face à face.

Ah! qu'il avait raison d'espérer, le grain courageux et tenace, car voici que s'est opérée en lui une prodigieuse métamorphose et que s'est projeté un double élan de vie. Tandis que, sous terre, sa racine, s'étant mise à pomper des sucres nourriciers dans cet humus qui lui paraissait si redoutable, s'y étale et s'y ramifie, voici, d'autre part, sa blanche tigelle qui, verdissant à la lumière, prend des forces, se redresse et s'élève hardiment. — Aujourd'hui, simple tige qu'enveloppent quelques feuilles menues, demain, robuste et glorieux épi fleurissant, puis mûrissant en plein soleil.

Eh bien, vous l'avez compris, cette histoire du grain de blé, c'est la nôtre. Nous aussi, nous avons à lutter contre la matière et d'autant plus que, fort différents du grain de blé — que nous avons représenté, usant d'un simple artifice littéraire, comme protestant contre la terre qui l'écrase — nous aimons, nous, cette matière où nous avons été semés et dont les séductions nous attirent et nous retiennent dans les bas-fonds de la vie. L'asservissement temporaire au triste milieu que nous impose notre involution n'est nullement pour nous un pénible esclavage. C'est avec une joie malsaine que nous nous abandonnons à ses exigences. Ce n'est qu'avec une mollesse coupable et parfois même avec d'inavouables regrets, que nous nous soumettons aux devoirs que nous impose l'œuvre de notre libération spirituelle et il ne faut rien moins que les nombreuses désillusions qui en sont la suite, pour nous arracher graduellement à la fascination qu'exerce sur nous cette chair dont les étreintes paralysent nos efforts et entravent notre marche.

Et cependant, si nous prêtions une oreille attentive, nous entendrions, nous aussi, les touchants appels que nous adressent nos Guides invisibles,

nos Frères de là-haut, comme aussi les protestations de notre *Ego* réincarné qui se souvient avec regrets de sa patrie céleste.

Toujours est-il qu'elle se fera, notre libération, car c'est vers elle que nous mènent ces souffrances que nous maudissons, parce que nous ne savons ni ne voulons comprendre de quelle importance est le rôle qu'elles jouent dans notre lutte contre la matière. Ce n'est que lorsque nous saurons l'apprécier, que nous pourrons nous faire quelque idée des joies que nous réserve cette émancipation spirituelle qui, au centuple, nous dédommagera de nos efforts, pour aussi nombreux qu'ils soient, de nos douleurs, quelque désespérantes qu'elles aient pu nous paraître.

Si c'est l'involution qui nous a plongés dans la matière, c'est-à-dire le péché, les misères morales, les défaillances, les désillusions, les amères tristesses de la vie d'ici-bas, c'est l'évolution rédemptrice qui brise les chaînes de notre Karma et nous assure la victoire définitive.

Eh bien, mais la voilà cette « chute » si mal comprise, le voilà ce « péché originel » si scandaleusement exploité. Qu'il ne soit donc plus question ni de l'Adam légendaire, ni de sa désobéissance, ni de la « faute » dont on a si injustement chargé sa mémoire et que nous n'aurions pu lui reprocher, que dans le cas où nous aurions été les héritiers responsables de son « forfait inexpiable »... inexpiable ? Erreur puérile et grotesque. Qui donc aura jamais l'audace ou la folie d'insinuer que le grain de blé est « coupable » d'avoir été semé dans le sillon ?

Etudions, analysons le mythe que nous raconte la Genèse ; chassons les brumes qui l'entourent et sous le ciel pur dont les Instruteurs ont balayé les nuages, levons la tête, car bien loin d'être les condamnés de la légende, nous ne sommes rien d'autre que les héritiers de la promesse.

Illuminés par ces clartés, nous allons trouver cette Justice divine que nous cherchions, éperdus, affolés par le désespérant spectacle qu'ont fait passer sous nos yeux toutes les injustices humaines. C'est en redisant de quel éclat resplendit cette Justice suprême, alors qu'on rétablit le contexte de la véritable histoire de l'âme humaine, que nous arriverons à montrer, dans les dernières pages qui nous serviront de conclusion, ce qu'il faut croire et ce que nous avons le droit d'espérer.

Établissons, tout d'abord, que la prétendue innocence des premiers hommes que symbolise le mythique personnage d'Adam était de nature toute spéciale. Leur état d'âme qu'en termes euphémiques l'on qualifie de « pureté primitive » n'était rien moins qu'une ignorance absolue, incapable de distinguer deux choses dont ils n'avaient pas la plus vague notion, c'est-à-dire le bien et le mal. Or, dans ces conditions, était-il légitime de supposer que des êtres à ce point dépourvus de tout sens moral, pussent

comprendre qu'il était mal de désobéir ? L'enfant comprend-il ce mot ? Or, il n'est question ici que d'hommes-enfants ?

Mais nous sommes en plein mythe, demeurons-y quelques instants encore, en faisant remarquer, tout d'abord, que le nom lui-même d'Adam est mythique, comme l'histoire entière de la chute. « Ce nom, dit M^{me} Annie Besant, est de nature significative, puisqu'il n'a d'autre sens que celui de *terre rouge* et l'on sait que le mot *terre* est toujours employé dans le vocabulaire mystique, pour désigner la matière dans ce qu'elle a de plus lourd et de plus grossier. C'est donc, nous dit-on, dans cette matière lourde, que Dieu enferma un souffle de vie ou souffle divin, sous l'influence duquel l'homme de terre devint une âme vivante. »

Âme vivante, soit, mais âme de tous points inconsciente, ignorante, amorphe, ce qui complique la question... non, disons plutôt que cela la simplifie, par le fait que nous sommes autorisés à demander à l'inventeur de cette histoire si parfaitement extravagante — quand on l'envisage au point de vue exotérique, c'est-à-dire à la lettre — de quel droit il déclare, en ses piètres notions psychologiques, que le malheureux Adam, possesseur d'une âme embryonnaire, a eu le tort impardonnable, étant mis en présence d'une tentation inattendue, de tomber dans le vilain piège qui lui était tendu et voici en quels termes :

« Tu pourras, dit Dieu à l'hôte ingénu du Paradis terrestre, tu pourras manger de tous les fruits des arbres du jardin, mais pour ce qui est de ceux de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras point... car au jour où tu en mangeras, tu mourras de mort. »

Que signifie ce langage non moins absurde qu'énigmatique ? Où est donc l'être inculte pour qui ne seraient pas vides de sens ces mots incompréhensibles de « défense, de désobéissance et de faute concomitante. » Où est-il l'homme charnel n'écoulant que ses sensations et ses désirs qui, en face d'une séduction quelconque ne se hâte de leur obéir, de courir sus à l'objet de sa convoitise et qui, poussé par une curiosité vague, mais malsaine, ne voit précisément dans ces défenses restrictives une sorte d'incitation à les violer ? Quel pouvait donc être — non, cette pomme naïvement imaginée par quelque vulgaire commentateur — mais ce fruit inconnu de « l'arbre de la connaissance » mystère attirant s'il en fut, en dépit ou plutôt en raison de la défense dont il était l'objet... et d'autant plus, que la brutale menace de mort accompagnant l'interdiction ne pouvait, en aucune façon, effrayer cet être qui, débordant d'une vie toute nouvelle, était parfaitement incapable d'en comprendre la signification macabre.

Mythe étrange en vérité qui, pourvu même de ses clefs explicatives, n'en demeure pas moins troublant et paradoxal.

Au surplus, qu'était-il besoin de le compliquer encore, par le bizarre

contexte dont il est entouré ? A quoi bon faire intervenir et la femme et le serpent, personnages de fantaisie qui cherchent à se justifier, en s'accusant réciproquement, comme des écoliers pris en faute, ce dont ne bénéficie nullement, du reste, le principal inculpé. Enfin, pourquoi ces terrifiantes et vaines menaces précédant la chute — vaines puisqu'elles ne devaient rien empêcher — puis ce jugement impitoyable et vraiment grotesque qui la suit ?

« Et l'Éternel Dieu dit au serpent : parce que tu as fait cela, tu seras, maudit entre tous les animaux, tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie. » Quelle est donc cette variété de serpents « pulvi-phages » non classés par les zoologues ? Il y a longtemps que les boas et les grands pythons carnassiers se sont affranchis des rigueurs de cette condamnation périmée.

« Et il dit à la femme : j'augmenterai beaucoup ton travail et ta grossesse et tu enfanteras en travail et ton mari dominera sur toi. »

« Puis il dit à Adam : puisque tu as mangé de l'arbre que je t'avais défendu, la terre sera maudite à cause de toi ; tu mangeras en travail tous les jours de ta vie et la terre te produira des épines et des chardons et tu mangeras l'herbe des champs, tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes en la terre d'où tu as été tiré, car tu es poudre et tu retourneras en poudre. »

« Après quoi l'Éternel les chassa tous les deux du jardin et plaça à sa porte un chérubin armé d'une lame d'épée de feu pour garder le chemin de l'arbre de vie. »

Telle est la conclusion de l'histoire de la chute qui, sans contredit, aurait pu être d'une tout autre nature.

Dans l'une de ces promenades singulières que faisait Jéhovah, paraît-il, dans les allées du Paradis terrestre — étant donné que l'on accepte momentanément les procédés anthromorphiques qu'emploient volontiers certains auteurs de l'*Ancien Testament* — il faut avouer que ce promeneur eût été bien avisé si, au lieu de multiplier défenses et menaces auprès de ce pauvre couple d'ingénus qui ne pouvaient y rien comprendre, il se fût exprimé dans ses causeries d'une tout autre façon.

S'il était permis d'introduire, même en souriant, une interpolation de tous points fantaisiste dans le texte du *Livre Sacré* voici, semble-t-il, quel aurait pu être, en la dite circonstance, le langage d'un Jéhovah moins farouche que celui de la Genèse :

« Allez, mes enfants, d'un bout à l'autre de ce jardin que je vous ai donné. Jouissez de tous les avantages qu'il vous procure ; mangez des fruits que vous y rencontrerez. Il y en a de bons, il y en a de mauvais ; mais comme il vous serait difficile de les distinguer les uns des autres, goûtez, mangez,

comparez, appréciez, c'est par votre seule et personnelle expérience que vous apprendrez à connaître ceux dont vous devez vous abstenir. Se tromper n'est pas commettre une faute ; ignorer a pour correctif apprendre ; mais erreur amène souffrance et c'est cette souffrance qui, à son tour, vous amènera à la connaissance, c'est-à-dire à la sagesse, fruit de cet arbre que vous voyez, là-bas, au milieu du jardin et qui s'appelle l'arbre de la science. » Voilà qui eût été plus clair et combien moins décourageant que le conte puéril, en apparence, que nous étudions, ici, mais dont les conséquences ont été désastreuses.

— Mais puisque ce n'est qu'un conte, direz-vous peut-être, pourquoi donc s'en inquiéter ?

— Pourquoi ? Je vais vous le dire.

A coup sûr, c'est un conte, conte symbolique, mythe ésotérique, nous n'avons garde de l'oublier, puisque dans un article précédent datant de quelques mois, nous avons essayé d'en donner l'explication, suivant les enseignements ésotériques qui nous ont été fournis (1).

Mais le malheur est que ce mythe n'a jamais été compris par les gens qui, à des titres divers, appartiennent soit au monde religieux, soit au monde philosophique et même philologique, par suite de l'incompétence presque absolue des exégètes à qui sont demeurées inconnues les clefs des symbolismes ésotériques, si bien que ce conte a été pris au pied de la lettre, dans son acception la plus grossière et qu'on s'est hâté de l'ériger en dogme, dogme matérialiste, injurieux pour la Justice divine et d'où sont sorties les pires superstitions populaires. L'on a cru au serpent tentateur dont on a fait un diable, à la femme séductrice qu'ont maudite les docteurs et anathématisée les conciles, à la pomme défendue, enfin, qui indûment mangée par Adam est devenue la cause non plus symbolique mais effective de la tare, dont a été stigmatisée l'humanité entière, déchue à tout jamais et irrévocablement vouée aux supplices éternels.

C'est de ce mythe que sont issus un enfer imaginaire auquel correspond un paradis chimérique et que rattache l'un à l'autre un purgatoire de commande qui n'a jamais eu d'autre but que d'alimenter les caisses du Vatican.

Et de tout cet ensemble non moins monstrueux qu'artificiel, ont découlé ces flots de larmes et ces torrents de sang qui ont fait de l'histoire de l'humanité le plus effroyable des drames.

Ne les entendez-vous pas, ces sanglots que poussent tant de millions de misérables qu'opprime le cauchemar séculaire des peines éternelles ? Ne les voyez-vous pas, dans la pénombre des siècles écoulés, cet interminable

(1) *Revue spirite*, n° 10 octobre 1904.

corlège de martyrs qui, par les bêtes féroces du cirque, les bûchers de l'inquisition, le fer et la flamme dont l'Église a toujours été armée, ont expié d'âge en âge le crime imaginaire dénoncé par les odieux inventeurs du péché originel?

Les voilà les fruits de ce petit conte qui, incompris tout d'abord, puis jésuitiquement défiguré, puis transformé en article de foi par la consécration des dogmes est, en fin de compte, devenu la base de ce monument funèbre, de ce grand catafalque qu'on appelle l'Église, sous le poids duquel gémit, depuis plus de deux mille ans, l'humanité superstitieuse, servile et abêtie.

Mais passons et afin de suivre, pas à pas, le développement de l'idée de Justice sur le plan nouveau que nous envisageons, en d'autres termes dans l'atmosphère divine où s'accomplissent nos destinées, revenons à l'évolution de ces germes d'origine céleste qu'a semés dans la matière l'Organisateur des mondes.

Lorsque, sous l'influx de l'Esprit d'en haut, l'homme élémentaire devient une âme vivante, il n'est encore, et pendant longtemps, qu'une personnalité neutre, inconsciente, rien d'autre qu'un reflet, certes bien pâle et bien lointain du Dieu auquel il doit la vie, aussi n'est-ce que lorsqu'il est parvenu à incorporer en lui l'étincelle divine qu'il a reçue à sa naissance, que commence son évolution effective.

Longues et lentes sont ces périodes de croissance. Les degrés ascendants que franchit l'âme embryonnaire, à travers les incarnations successives de son immense cycle de vie, sont nettement tracés. Au cours de cette ascension, le stage de l'homme primitif ne s'effectue que par une série d'expériences d'ordre purement sensationnel. Y a-t-il plaisir, y a-t-il douleur? tout se résume en ces deux questions préliminaires. Enlisé dans sa matière dense, le candidat humain ne possède encore qu'une mémoire intermittente et d'éphémère durée. Devant ses yeux myopes, l'avenir indépendant de toute relation ne se rattache en aucune façon avec le passé. Ses actions que génèrent seuls, les désirs de l'heure présente n'ont d'autre mobile que les impulsions qui lui viennent du monde matériel, si bien, que ses capacités morales, n'étant pas plus évoluées que ses capacités mentales et que n'ayant, par suite, ni la notion du mal ni la notion contraire, il considère comme identiques l'agréable et le bien.

Et, toutefois, en dépit de la prédominance de la sensation sur l'intelligence, l'homme est amené à prévoir, à projeter... Certes, prévisions et projets sont tout d'abord fort maladroits, le plus souvent stériles ou déçus. Qu'importe, pourvu que le candidat progresse. Or, il progresse insensiblement. Sur la foi de ses inductions justes ou fausses, il ne tarde pas à induire, parfois même à faire acte d'initiative. Et ce qui le prouve, c'est qu'il lui

arrive, de temps à autre, d'hésiter quelque peu, avant de céder aux poussées violentes de ses désirs, par la raison qu'à diverses reprises, il lui est arrivé de constater que l'acte que lui imposait tel désir répréhensible avait eu pour résultat une souffrance qui, de très près, succédait à la satisfaction de cette impulsion charnelle.

Que se passe-t-il alors ? C'est qu'un essai de volonté timide se manifeste à tel moment donné. S'il arrive que cette volonté encore vacillante s'associe parfois au désir impérieux, il arrive aussi qu'elle lui résiste au point que ce dernier s'incline devant le *veto* du personnage intérieur qui s'insurge inopinément et se targue, non sans raison, du droit que s'arroge le *moi* d'exercer une maîtrise sur le dehors dont les prétentions deviennent décidément outrepassées.

Et voilà dès lors, que ce *moi*, tout fier des prérogatives qu'il s'est octroyées, s'émancipe et s'essaye en des fonctions nouvelles. Il pense, raisonne, devient capable de particulariser ses observations, d'abstraire, de comparer entre eux les objets dont il détermine les attributs.

Aux lueurs de sa conscience naissante, il recherche les causes auxquelles il apprend à rattacher leurs effets. Sa pensée s'élevant jusqu'à la conception d'une vague Unité en qui se groupent les diversités, embrasse l'univers où elle voit la synthèse des forces, l'association des vies éparses et un jour vient où, par une illumination subite, elle constate que toutes choses sont contenues dans l'âme humaine, à juste titre appelée *microcosme* ou petit univers ; bien plus, elle reconnaît qu'elle-même est un rayon du Logos, une avec lui, — ô troublante vision — vivant de sa vie... plus encore hérière de son immortalité !

Or, d'où sont issues toutes ces conquêtes intellectuelles et morales ? De ce fait immense que l'homme a fini par comprendre qu'en dehors de lui et qu'au-dessus du monde visible et du monde invisible, il existe une Loi.

Nous sommes, ici, sur la frontière qui sépare deux phases, là-bas, celle de l'ignorance primitive, ici celle de la connaissance acquise. Dans l'atmosphère brumeuse où s'égarait l'homme inconscient, ont filtré les pâles lueurs d'une aurore, l'aurore du jour où la conscience du Penseur, subitement éclairée, a pu constater la différence qui existe entre le respect de la Loi qui s'appelle le Bien et la violation de cette même Loi qui s'appelle le Mal, par la raison qu'elle n'est rien moins que l'expression de la Nature ordonnatrice ou, en d'autres termes, de la Volonté divine... émanant, d'une part, de l'Amour suprême, d'autre part, de la Justice absolue — de l'Amour, parce que cette Loi n'a d'autre but que de conduire l'homme au bonheur, de la Justice, parce qu'elle seule est en mesure d'établir l'équitable répartition, soit des peines, soit des récompenses.

Lorsque, pour la première fois, surgit devant l'homme subitement

réveillé, la notion de cette Loi inviolable et immuable trônant en souveraine dans un domaine que jusqu'alors il avait attribué, soit à la vague divinité que les anciens appelaient le *fatum*, soit à cette autre entité chimérique que les modernes appellent le destin, ou plus simplement le hasard, il en résulte souvent pour lui un sentiment d'impuissance qui le paralyse au point de lui ôter tout désir d'initiative. A quoi bon lutter, se dit-il, en se courbant sous ce bras de fer que nul ne saurait ni fléchir, ni détourner et peu s'en faut, qu'en pareille disposition, il n'adopte pour règle de conduite le fatalisme musulman, négateur de toute liberté humaine. (Annie Besant).

Hâtons-nous toutefois d'ajouter que cet état d'esprit est chose exceptionnelle et qu'il est des cas, heureusement plus fréquents, où l'homme éclairé par sa propre expérience et réconforté par les mystérieux encouragements que donne à ses créatures la Nature bienveillante, finit par comprendre que loin d'entraver le libre arbitre humain, les lois naturelles se bornent à poser les conditions, à délimiter le cadre où peut, sans pression d'aucune sorte, s'exercer ce libre arbitre. Plus heureux est-il encore, quand il s'aperçoit que les conditions qui semblent déjouer ses efforts les plus énergiques et réduire à néant ses meilleures intentions, alors qu'il les combat inconsidérément, finissent par devenir ses meilleurs auxiliaires, quand il sait en apprécier la bienveillante collaboration.

Que ceux qu'effraient les diverses péripéties des luttes évolutionnistes reprennent donc courage. Ces luttes sont prévues, normales et fécondes. Ce n'est pas sans profit que la monade ayant longtemps sommeillé dans l'inertie apparente du minéral, puis se réveillant à demi dans la plante où la berce encore un doux rêve, arrive à jouer un rôle d'activité relative dans l'animal plus ou moins évolué, pour passer à la semi-conscience du sauvage oscillant encore entre la bête de la veille et l'homme du lendemain. Combien d'appétences, de désirs, de facultés insoupçonnées, d'énergies victorieuses, voire même de défaites fécondes entrent en jeu dans ce duel acharné de l'esprit contre la matière qui, en dépit de ses séductions redoutables et de ses enlacements perfides, finit par abdiquer et se soumettre au vainqueur prédestiné.

Toutefois, qu'on ne se méprenne point. Elles sont indispensables ces luttes, ils sont tout naturels, ces soubresauts de l'être qui, tout en voulant se libérer, retombe, entravé par les chaînes qui le rattachent à son passé charnel. Combien de formes transitoires devront être brisées au cours de ce combat pour l'existence, alors que chacune d'elles s'étant usée dans l'accomplissement de sa tâche temporaire, devra céder la place à un organisme supérieur. Qu'importe après tout que soient rejetés ces vêtements désormais inutiles ? L'acteur hésite-t-il à changer de costume quand le nou-

veau rôle qu'il est appelé à remplir exige cette transformation nécessaire ?

Que sont toutes nos morts successives, sinon des réveils de plus en plus lucides, où, sur chacun des échelons nouvellement atteints, nous voyons se rapprocher de nous le terme glorieux que rêve et qu'entrevoit notre âme assoiffée d'idéal. Au surplus, ne savons-nous pas de science certaine que la voie qui nous a été indiquée est bien celle qui nous conduira au but ? Luttons, puisque nous sommes armés pour le combat suprême, marchons, puisque nous sommes organisés pour résister aux fatigues du voyage. N'oublions pas que ce dont est dépourvu le sauvage et que nous possédons, nous, en fait de viatique réconfortant, c'est la notion exacte des éléments constitutifs de notre mode de progression. Serait-elle possible, cette progression, si nous ne savions pas dans quels rapports rationnels se trouvent les effets et leurs causes qui, d'une existence à l'autre, se correspondent et s'enchaînent... ce qui nous permet de prévoir, de nous prémunir, de savoir, d'aimer, surtout et par suite de comprendre le vrai sens de la vie, de la vie bonne, juste, fraternelle et débarrassée le plus possible de la tare congénitale si fatale à notre race inévoluee, c'est-à-dire le dangereux égoïsme qu'engendre notre matérialité. L'égoïste n'ayant d'autre sphère d'action que la satisfaction de ses besoins personnels, ignore le dehors, méconnaît toute relation, s'enferme obstinément dans le cercle étroit où s'atrophie l'être isolé qui ne peut rien emprunter aux autres, par la raison que lui-même ne fait bénéficier personne de ses capacités, de ses expériences et de ses acquisitions.

Ce qui rend tout particulièrement odieuse cette passion malheureusement si commune et parfois si mal déguisée, c'est qu'elle n'a d'autre origine en somme qu'une sorte de jalousie haineuse, mal suprême par excellence. L'égoïste n'aimant que lui-même, ne se contente pas de ne pas aimer les autres, il s'éloigne d'eux et s'en gare, parce que tout être étranger est considéré par lui comme un rival cherchant à accaparer une partie des biens qu'il veut posséder à lui seul. Peu lui importent les souffrances des autres. Leurs larmes, leurs lamentations l'importunent, troublent son repos, attentent au calme que lui garantit son isolement systématique.

L'égoïsme, c'est donc la haine, et la haine est le prodrome de toutes les injustices. C'est l'égoïsme qui a, sinon inventé, du moins prodigué, les sacrifices offerts aux divinités méchantes. C'était pour les apaiser et capter, à leur profit, leur bienveillante protection, que croyants et prêtres fanatisés leur sacrifiaient les « autres » — victimes expiatoires, chargées de péchés qu'elles n'avaient pas commis. C'est, poussés par un égoïsme non moins monstrueux, que d'autres prêtres et que d'autres croyants envoient si allègrement en enfer des légions de réprouvés. Eux, ils iront en paradis, et de là, contempleront avec « d'ineffables délices » les tortures des damnés

impardonnables. N'est-ce point saint Thomas, lui-même, le *docteur angélique*, qui nous l'a formellement déclaré ?

Tel est le triste bilan de l'égoïsme. Mais l'anormal ne peut se perpétuer en face de la règle, autrement dit de la Loi. La douleur est là qui veille — soit physique, avec ses aiguillons lancinants, soit morale, avec son cortège habituel de satiété, de désillusions, d'amers regrets ou de cuisants remords —. C'est cette douleur, si multiple en ses formes, qui jette au creuset l'âme gangrenée de l'égoïste, elle, qui l'extériorise en quelque sorte, l'arrache à sa concentration malsaine, galvanise son cœur endurci qui demeurerait inerte devant toute vibration du dehors, et qui, enfin, par suite de ces lentes métamorphoses, arrive à faire surgir d'une personnalité neutre, amorphe et comme noyée dans sa propre inconscience, une individualité consciente désormais qui, échappant aux forces négatives, parvient à s'étudier, à se connaître et à s'amender en fin de compte.

Comprend-on maintenant quel est le sens profond de ces deux mots : « l'ignorance » et la « connaissance » — l'ignorance qui n'est pas le péché, mais qui rend l'homme esclave de la matière — la connaissance qui est la lumière, la liberté qui donne à l'homme l'intuition de la justice, le sentiment de sa responsabilité, de ses devoirs et lui ouvre, dans toute sa largeur, dans toute sa profondeur, la perspective des espérances illimitées.

Ah ! comme tout s'éclaire désormais pour nous, dans le conte décourageant de la Genèse. Combien sommes-nous loin du pommier légendaire. Il ne s'agit plus, ici, que de l'arbre symbolique dont le fruit n'est plus objet de réprobation. Le sinistre Jéhovah qui défendait, menaçait, maudissait à l'avance, est remplacé par le Dieu Lumière et Vérité qui, non seulement nous autorise à nous enquérir, mais encore nous y convie. « Expérimentez toute chose, nous dit l'apôtre, et retenez ce qui est bon. »

Voilà par quel procédé d'expérimentation personnelle, l'homme s'éduque lui-même et passe successivement de l'état inconscient à l'état de moralité relative, pour arriver à l'état de moralité consciente — sauvage ignorant, homme conscient, homme divin... merveilleuse ascension, divine échelle qu'il nous faut gravir, gradation toujours ascendante, retour de l'âme, fille du ciel, vers le ciel qui est sa patrie.

Rassurons-nous donc et suivons notre voie, sans nul souci des dogmes déprimants qui, mensongèrement, nous accusent d'une faute que nous n'avons point commise. Certes, nous avons à notre passif d'incontestables tares. Les unes, de nature atavique nous viennent de nos ascendants, les autres résultent de fautes personnelles ; mais les unes et les autres disparaîtront si nous obéissons à la bonne Loi évolutive.

Considéré de la sorte, le péché dit « originel » est de nature toute spéciale et n'a plus rien qui puisse nous charger d'un fardeau arbitrairement

imposé. Nous ne vivons plus sous le « régime du bon plaisir », qu'acceptent sans protestations les orthodoxies, mais sous la paternelle direction d'un Dieu dont l'amour et l'équité éclatent dans toutes ses œuvres. Il est bien entendu que nous sommes faillibles, imparfaits, que ce n'est pas sans hésitations que nous finissons par choisir la voie la meilleure, mais n'ayons nulle crainte, alors même que le fruit amer d'un mauvais choix nous ferait comprendre quelle a été notre erreur. Nous savons que la Loi, dans son ensemble, n'est rien d'autre que la Loi karmique, c'est-à-dire l'expression de l'équité la plus absolue.

Il est bien vrai que ce Karma nous paraît être parfois d'une terrifiante sévérité; mais sommes-nous en mesure d'apprécier toutes les violations de la Loi qui en ont justifié la rigueur? Ce n'est pas à l'heure qu'il est, que nous pouvons établir le bilan de notre comptabilité morale; nous ignorons ce qui figure à notre Grand livre. Soyons patients et forts; ce n'est que plus tard que nous le saurons, alors qu'au bord de chacune de nos tombes entr'ouvertes, nous verrons se dérouler le panorama de nos vies successivement écoulées. Ce que nous savons, dès maintenant, c'est que la moisson est toujours adéquate aux semailles et c'est en raison de ce fait qu'éclate essentiellement la Justice divine.

Nous vivons dans un milieu qu'ont créé nos pensées, dans un courant de sensations plus ou moins artificielles que nous avons provoquées, d'illusions que nous nous sommes forgées, de jugements justes ou faux que nous avons formulés catégoriquement, d'erreurs enfin que nous nous sommes obstinés à défendre... pourquoi donc chercher, ailleurs qu'en nous-mêmes, les impulsions bonnes ou mauvaises auxquelles nous avons obéi? C'est de nous-mêmes que nous sommes héritiers, héritiers de tous les organismes inférieurs dont nous avons été revêtus et qui jamais saura dire ce que nous ont transmis tous ces antécédents inconnus, insoupçonnés dont l'histoire nous scandaliserait à coup sûr? Quoi qu'il en soit, nos péchés originels qui nous sont absolument propres ne sont en somme qu'un amas de pensées mortes, de cendres refroidies, dans les débris desquelles pourraient se retrouver certaines bonnes choses... ici, des tendances fâcheuses que nous avons enrayées, là, de mauvais désirs que nous avons réprimés, ailleurs, des défaillances auxquelles ont succédé d'énergiques efforts et de subits relèvements — si bien qu'en somme chacune de nos vies est supérieure à celles qui l'ont précédée et que nos aspirations valent mieux que notre vie actuelle.

Oui, nos aspirations, voilà ce qui témoigne des effluves divins qui nous pénètrent et agissent en nous, voilà ce qui prouve que nous sommes à jamais libérés des étreintes de cette *terre rouge*, autrement dit de cette matière lourde et tenace, au sein de laquelle fut plongé l'esprit de ces premiers hommes dont l'Adam légendaire n'a été que le type figuratif.

C'est donc d'un irrésistible élan que nous pouvons nous élever, dès cette vie et combien mieux dans nos réincarnations futures, vers ces régions lumineuses qu'habitent nos Frères aînés, nos aides invisibles, toute cette famille d'aristocratie divine dont nous sommes les fils, bien jeunes encore, mais marqués du sceau ineffaçable. C'est nous qui sommes nos propres rédempteurs qui, en chacun de nous, incarnerons ce Christ mystique, Instructeur et Sauveur du monde, dont on a voulu — par une absurde méconnaissance des réalités spirituelles — faire la contre-partie de l'Adam maudit qui, suivant les dogmes, l'avait à jamais perdu, ce monde; par son imaginaire et invraisemblable péché originel.

(A suivre).

ED. GRIMARD.

Le Spiritisme et la Psychologie contemporaine

(A propos d'un livre retentissant)

Il y a bien longtemps que le spiritualisme a été condamné à mort, et cependant il vit toujours. Des esprits puissants, à toutes les époques, n'ont pas hésité à embrasser le matérialisme et l'on ne peut douter de la sincérité de leur affirmation. Mais, à côté de ces docteurs de la négation, d'autres penseurs, non moins vigoureux et aussi sincères, s'inscrivirent en faux contre cette désolante doctrine affirmant bien haut l'existence en nous d'un principe spirituel et immortel. Toujours et partout, les esprits furent divisés sur ces formidables questions; et comment aurait-il pu en être autrement puisque ces problèmes n'étant pas d'évidence immédiate, ne pouvaient être tranchés que par la foi religieuse ou philosophique. Tant que la spéculation pure suffisait aux esprits, on n'eut jamais l'idée de résoudre la difficulté autrement que par la dialectique. Mais le temps n'est plus où l'intelligence humaine se contentait des explications scolastiques sur la nature humaine; elle a subi une évolution et semble à l'heure présente lassée de métaphysique. Ce que notre esprit exige, ce sont des données positives et expérimentales; ce que la religion traditionnelle et la philosophie n'ont pu lui fournir que d'une façon imparfaite, il veut désormais en demander à la science une démonstration plus rigoureuse. Est-ce à dire qu'il faille abandonner absolument la méthode introspective? Non, car nous le verrons, l'expérience est humaine et en dernière analyse n'a de valeur qu'en fonction de la conscience. L'écueil ici serait l'exclusivisme; l'étude doit être conforme à notre nature, c'est-à-dire synthétique, à la fois spirituelle et sensible.

Or par une intervention providentielle, au moment même où le matérial-

lisme triomphait de la façon la plus bruyante, où la négation de toute entité suprasensible était à l'ordre du jour, un homme inspiré, et venu peut-être d'en haut, apparut. Il n'essaya pas de réfuter par les arguments classiques l'erreur matérialiste, c'est sur le terrain même du positivisme qu'il se plaça, faisant appel, non pas à la logique, mais à l'expérience pour prouver l'existence de cet au-delà classé, par les tenants de la philosophie officielle, dans « la catégorie de l'idéal ». Le spiritisme, vieux comme le monde, fut ressuscité et légitimé par la science, le ciel sembla s'ouvrir, les êtres des régions invisibles apparurent aux mortels, se prêtèrent à leurs expériences multiples, se laissèrent même photographier, afin que nul ne pût douter de leur réalité objective. Devant ces phénomènes déconcertants, un certain nombre de bons esprits ne fermèrent pas les yeux à la lumière et se rendirent à l'évidence. Mais ces résultats avaient des conséquences morales trop grandes, elles bouleversaient trop de conceptions établies, trop de préjugés, elles gênaient aussi, peut-être, trop de haines pour ne pas être accueillies avec malveillance.

Mais la vérité est plus forte que le ridicule, plus forte que la haine. Malgré le dédain trop affecté pour être sincère d'un dogmatisme outrancier, le Spiritisme a continué victorieusement ses investigations. Aujourd'hui, les intelligences s'émeuvent; ceux qui sont fatigués par des spéculations stériles se réjouissent et considèrent comme l'événement le plus important de la pensée humaine cette science qui doit trancher d'une façon définitive le problème jusqu'alors insoluble de la vie future. — Devant ce fait nouveau, le positivisme devait s'émouvoir et il s'est ému. — Par la plume du plus autorisé de ses partisans, le philosophe allemand E. Hœckel, il a pris directement à parti, d'une façon aussi injuste que déplacée, non seulement les idées mais encore les individus.

Nous citerons ici *in extenso* l'opinion de ce matérialiste.

— « Une des formes les plus remarquables de la superstition est celle qui aujourd'hui encore dans notre société civilisée joue un rôle étonnant : le Spiritisme, ou croyance aux esprits sous sa forme moderne. — C'est une chose aussi étonnante qu'affligeante, de voir que, de nos jours, des millions d'hommes civilisés sont encore complètement sous le joug de cette sombre superstition; bien plus, on compte quelques naturalistes célèbres qui n'ont pas su s'en affranchir... On fait valoir, dans les cercles spirites, que des naturalistes éminents eux-mêmes partagent cette superstition. On invoque comme exemple en Allemagne Zoellner et Fechner à Leipzig, en Angleterre Wallace et Crookes. Le fait regrettable que des physiciens et des biologistes aussi distingués aient pu tomber dans cette erreur s'explique en partie par l'excès chez eux de l'imagination, par le manque de critique, en partie aussi par la puissante influence de dogmes

« inflexibles implantés dans le cerveau, dès la première jeunesse, par « l'instruction religieuse.... »

Tout d'abord, retenons l'aveu précieux de Hœckel signalant la présence dans le parti spirite de savants aussi marquants que Crookes et Fechner, c'est là une sérieuse garantie. — Et maintenant, comment qualifier ce langage qui n'a rien de scientifique et qui dénonce l'incommensurable orgueil de son auteur ? De quel droit accuse-t-il des savants comme Crookes de manquer de critique, de se laisser entraîner aux écarts d'une imagination vagabonde et de subir encore dans l'âge mûr l'influence perturbatrice des idées religieuses ? M. Hœckel prétendrait-il avoir le monopole du sens critique et d'une raison en possession d'elle-même ? Lui-même ne dit-il pas quelque part que jusqu'à l'âge de vingt et un ans il avait été un croyant fervent ? Si donc il a pu « se libérer de ces préjugés d'enfance » pourquoi refuse-t-il ce même privilège à d'autres ? Il y avait pour lui un moyen bien simple de confondre ses adversaires, c'était de refaire l'expérience ; au lieu de cela, lui, l'homme positif, a préféré accuser sans preuve et proférer des jugements *à priori* sur une question de fait. — Car ces expériences sont des faits et la négation s'épuisera toujours contre la réalité tangible.

Comment donc un savant aussi illustre a-t-il pu se départir de la sérénité et de la courtoisie académiques et employer un langage qui rappelle celui du pamphlet ?

Il y a là un problème de psychologie. — La raison profonde de cette attitude, c'est l'amour excessif, l'admiration sans bornes que l'auteur professe pour ses propres doctrines. — « Si les phénomènes spirites étaient vrais, « le monisme que je prône ne serait pas exact, or cela n'est pas possible. » C'est là le fond de son argumentation consciente ou inconsciente. — Hœckel, malgré son incontestable savoir, est un sectaire, un scientifique clérical passionné jusqu'à la haine pour son système et que la contradiction rend de méchante humeur.

Est-ce bien là l'attitude de la vraie science ? Non, et le moment est venu de porter la critique au cœur même du système pour en découvrir les faiblesses.

Qu'est-ce donc que la science ! La science n'est pas comme on l'enseigne souvent, la connaissance du Réel, mais une simple tendance vers lui. C'est une conquête progressive, une interprétation de plus en plus exacte de cette réalité transcendante qui déborde nos conceptions, à l'aide de tâtonnements qui sont les hypothèses et les lois, essais féconds puisqu'ils orientent la pensée scientifique dans tout le sens du vrai. — L'Absolu, qui se dissimule derrière tous les phénomènes, nous échappera toujours car il demeurera ineffable dans son être mystérieux. — Cet Absolu, ou cet Inconnaissable, n'est pas une notion négative qui représenterait le néant de l'être, le sym-

bole de notre ignorance et la limite toujours fuyante de notre nescience; c'est, au contraire, une notion très positive qui représente et qui confond par sa richesse et sa profondeur ce qui échappe à la connaissance claire et distincte.

Cette Réalité ne se dérobe pas complètement à notre entendement, mais la connaissance que nous en avons est autre chose que le résultat d'une opération intellectuelle : c'est un sens, un sentiment, une aperception confuse mais vivante sur laquelle repose toute science claire. — Le matérialisme lui-même ne peut échapper à cette rencontre de l'absolu. — Pour lui, c'est la matière éternelle et éternellement en mouvement et cette notion se résoud dans les trois idées combinées de Temps, d'Espace et de Nombre. — Hœckel l'appelle la Substance. — Oui l'absolu est bien une substance, mais là où il se trompe, c'est quand il refuse à cette substance : la Vie, la Conscience et l'Amour. — La philosophie contemporaine incline de plus en plus vers la théorie de l'Immanence. — Tout en effet nous incline à croire que Dieu fait corps avec le monde comme l'âme avec l'organisme.

Le mécanisme du monde, comme l'harmonie des cellules, n'est pas une réalité en soi, mais un jeu varié, en un mot l'action même de Dieu. — Mais en tant qu'activité directrice, Dieu dépasse son action et s'en distingue, l'harmonie de l'Univers postule sa transcendance. — Ce que la raison exige, c'est un Acteur du monde; mais de même que l'acteur en dehors de son acte demeure ineffable, de même Dieu ne révèle son existence que par son action. — Sur ce point, le Spiritualisme spirite ne peut transiger. — Pour lui, Dieu est un être personnel et si ce mot soulève trop de conflits philosophiques, disons un être réel. — Autrefois les peuples religieux immolaient des victimes sur les autels des dieux, aujourd'hui le matérialisme nous demande de sacrifier Dieu sur l'autel du Monisme. — Eh bien non! nous ne sacrifierons pas, car ce serait le suicide de notre raison. — Hœckel se trompe en espérant convaincre ses adversaires. Si la démonstration rigoureuse de l'existence de Dieu par la Science est impossible par la volonté même de Dieu, ce qui est plus impossible encore, c'est la démonstration de sa non-existence, car c'est la vie elle-même, c'est l'âme tout entière qui s'insurgent contre une pareille affirmation et qui réclament, guidées par une intuition infaillible, ce que la raison ne peut démontrer.

L'erreur d'Hœckel n'est pas moindre en ce qui concerne l'âme, car sur cette question, comme sur la précédente, l'esprit se heurte aux mêmes difficultés. — Pour un certain nombre de psychologues modernes, l'âme n'est pas une entité, une monade distincte, elle n'est qu'une somme de fonctions constamment liées à des conditions physiques. — D'après ce système, nous ne devons pas considérer l'élément psychique comme quelque chose d'in-

dépendant qui serait avec ou dans le corps, mais bien comme immuablement lié à notre existence corporelle, et, simple efflorescence de la matière, tout nous porte à croire que le jour où notre organisme se désagrège, elle s'abîme avec lui dans le néant ou plutôt est ressaisie et emportée par le grand courant de la vie universelle, semblable à ces nymphes et à ces dryades de la Grèce antique qui s'évanouissaient quand mouraient les chênes et les cyprès sacrés qui leur servaient d'asile.

Cette union intime de l'âme et du corps n'est plus à démontrer depuis les découvertes de la psycho-physique et de la psycho-physiologie ; et elle est admise par le Spiritisme. — Mais il y a au cœur même du système positiviste une faiblesse qui lui enlève une partie de sa vitalité. — Comment expliquer en dehors d'un principe distinct de la matière, notre synthèse psychologique ? Ou bien on admet la finalité et alors on est obligé de recourir à une « idée directrice », cause véritable de cette synthèse ; ou bien on l'abandonne et on retombe alors dans l'erreur du mécanisme. — Hœckel a préféré cette dernière explication et nous avons vu plus haut la fragilité de cette doctrine. — C'est d'abord une affirmation arbitraire de faire de l'esprit une réalité d'apparence. — Si nous rentrons en nous-mêmes pour des causes philosophiques et morales, nous arrivons à nous rendre compte que la matière est plutôt une réalité de forme, mais que la réalité substantielle, c'est l'esprit et la volonté. — On peut mettre le matérialisme au défit de définir la matière sans en faire une réalité consciente. — Comment peut-il ramener à de simples phénomènes mécaniques tous les actes de l'esprit ? Quelle que soit la définition que l'on donne de l'abstraction et de la généralisation, il y a dans ce processus de l'intelligence quelque chose d'irréductible à la simple matière. Les maîtres de la psychologie contemporaine sont d'accord pour dire qu'il est impossible de ramener par des identifications successives la psychologie à la physiologie, celle-ci à la chimie ou à la physique et les deux, à leur tour, à de simples modifications spatiales, à du mouvement et à de l'étendue.

Ceux qui ont suivi le mouvement des idées philosophiques connaissent le fameux discours de Dubois-Raymond au congrès général des naturalistes de Leipzig en 1872 : « Aucun arrangement, disait-il, aucun mouvement « imaginable des particules matérielles ne peut nous aider à comprendre « le domaine de la conscience. — Quelle connexion pourrait-on bien imagi- « ner entre des mouvements déterminés d'atomes déterminés dans mon « cerveau et des faits primitifs indéfinissables mais indéniables, comme « ceux-ci : j'éprouve de la douleur, j'éprouve du plaisir, je goûte du sucré, « je sens le parfum d'une rose, j'entends le son des orgues, je vois du « rouge ? — Qu'il soit complètement impossible aujourd'hui, et qu'il doive « demeurer à jamais impossible, de comprendre les processus spirituels à

« l'aide de la mécanique des atomes du cerveau, c'est une vérité qui n'exige pas d'explication. »

Les philosophes qui tiennent à l'heure présente en France, en Angleterre et en Allemagne la tête du mouvement intellectuel protestent avec énergie contre l'identification de la matière et de la pensée. « Les systèmes qui veulent tout réduire à des quantités et à des rapports sont chimériques, écrit M. Fouillée.... La qualité ne peut être le résultat d'une simple différence dans le nombre et la position d'unités qualitativement égales ou encore qualitativement nulles, elle ne peut être une simple forme de la quantité, c'est, au contraire, la quantité elle-même qui est une espèce de qualité primitive. » Quand on pénètre au fond des idées d'Herbert Spencer, on voit clairement qu'il établit une distinction radicale entre les phénomènes nerveux et les événements psychologiques.

Voici quelle est la conclusion des premiers chapitres de ses principes de psychologie consacrés à l'étude des phénomènes nerveux.

« Nous avons maintenant devant nous une catégorie de faits qui n'ont avec ceux qui nous ont occupés jusqu'à présent aucune communauté de nature visible ou concevable. — Les vérités que nous devons établir ici sont telles que leurs éléments mêmes échappent à la science physique ; l'observation et l'analyse objectives nous font défaut, l'observation et l'analyse subjectives doivent les remplacer. » M. Wund est un des penseurs les plus profonds de notre époque ; chez lui la philosophie est l'aboutissant de la science, elle sort graduellement de ses travaux de laboratoire. Or voici le jugement sévère qu'il porte sur le matérialisme — « Le matérialisme considère le psychique comme une fonction ou comme une propriété de la matière organisée, absolument comme les autres fonctions physiologiques, la contraction du muscle, la production de la chaleur, etc. : il n'y a dans toutes que des mouvements des éléments matériels. — Or le point de départ et les conclusions de cette théorie sont également défectueux. »

Il est vrai que Hœckel reproche à Wund d'avoir modifié sa théorie avec l'âge ; il regrette ses idées de jeunesse. — Hœckel a tort de parler ainsi, car depuis longtemps, ses cheveux ont dû commencer à blanchir, ce dont, du reste, nous ne lui faisons pas un reproche puisque c'est là un défaut dont personne n'a su guérir.

Le désaccord existe donc entre l'auteur des *Énigmes de l'Univers* et le plus grand nombre des savants et des philosophes modernes.

Il ne faut pas que le lecteur se laisse éblouir par la masse des détails scientifiques dont personne, du reste, ne songe à contester la valeur. — Mais si l'on a bien compris la portée des principes exposés au début sur la relativité de la science, ce ne sont là que des formules, et le tort de l'auteur est

de vouloir en faire des réalités vivantes. L'Inconnaissable est le but de toute spéculation et c'est en sa poursuite que consiste l'idéal scientifique. — Que sont donc les hypothèses les plus fameuses, sinon des méthodes très fécondes destinées à donner une orientation à la pensée du savant ?

La plupart de ces hypothèses ont eu leur temps de splendeur, et maintenant elles forment une vaste nécropole d'idées défuntées. — La science est-elle morte pour cela ? Non, comme le phénix, cet oiseau merveilleux dont parle la fable, l'âme de la science semble revivre de ses cendres, et à mesure qu'elle se dépouille des scories de la pensée humaine, elle devient plus ineffable et plus mystérieuse, mais aussi plus vivante et plus réelle car elle prend davantage contact avec l'Être qu'elle a mission de déchiffrer. — La vérité est donc toujours en train de se faire, c'est un perpétuel devenir ; n'en déplaise au professeur Hœckel, son système n'a rien de définitif, il sera dépassé. — Ce n'est pas lui qui a dit le dernier mot sur la grande Enigme.

Pourquoi donc nous parle-t-il de l'Éther, des atomes et des cellules comme autant d'absolus ? Quelle est la signification exacte de ces termes par rapport à la réalité ? Rien autre chose qu'une signification symbolique, qu'une notation commode recouvrant une réalité profonde.

C'est l'idée exprimée dans les remarquables articles de M. Leroy et dans les ouvrages plus connus de M. Poincaré. — Cette attitude modeste du véritable savant n'est pas celle de M. Hœckel, c'est celle dont Brunetière a pu faire la critique en disant qu'elle conduisait à la banqueroute, car si fécondes que soient des découvertes, c'est attenter à la loi du progrès que de les juger irréformables. La synthèse de l'Univers et de l'homme est un idéal, ce n'est pas une réalité. L'esprit humain a toujours travaillé à ce grand œuvre ; chaque génie, chaque savant y a apporté sa parcelle de vérité. — Aujourd'hui, la science d'hier est dépassée, demain celle d'aujourd'hui sera jugée imparfaite. L'Inconnaissable se dressera toujours devant notre intelligence comme un sphinx fascinateur auquel nul ne peut répondre.

Enfin si l'on creuse au-dessous de cette doctrine matérialiste, on y rencontre une erreur fondamentale : le manque de psychologie. Il faut revenir sur cette idée essentielle jusqu'ici simplement énoncée. La faute originelle de ce système, c'est d'avoir oublié que la conscience est le centre, le point de vue duquel toutes choses nous sont représentées et connues, que cette conscience est à la lettre le lieu de l'Univers. — « Deux choses étaient devant
« moi, dit Schopenhauer, deux corps pesants, de forme régulière, beaux à
« voir. L'un était un vase de jaspe avec des anses d'or, l'autre un corps orga-
« nisé, un homme. — Après les avoir longtemps admirés du dehors, je priai
« le génie qui m'accompagnait de me laisser pénétrer dans leur intérieur.
« Il me le permit et, dans le vase, je ne trouvai rien sinon la pression de

« la pesanteur et je ne sais quelle obscure tendance, — entre ses parties.
 « Mais, quand je pénétrai dans l'autre objet, quelle surprise? Dans la partie
 « supérieure appelée la tête et qui, vue du dehors, ressemblait à un objet
 « comme les autres, circonscrit dans l'espace pesant, etc., je trouvai quoi?
 « Le monde lui-même, avec l'immensité de l'espace dans lequel tout est con-
 « tenu, et l'immensité du temps dans lequel tout se meut, et la prodigieuse
 « variété des choses qui remplissent l'espace et le temps et, ce qui est pres-
 « que insensé à dire, je m'y aperçus moi-même allant et venant. — Oui, voilà
 « ce que je découvris dans cet objet à peine aussi gros qu'un fruit et que le
 « bourreau peut faire tomber d'un seul coup de manière à plonger du même
 « coup dans la nuit le monde qui y est enfermé. »

Oui, l'Univers entier avec l'infinité de ses phénomènes et de ses formes, la matière avec toutes ses propriétés, tout cela n'existe que pour le sujet qui pense, tout cela même n'existe que par lui. — Que serait la lumière sans œil pour percevoir, le son sans oreille pour entendre, une sensation quelconque sans l'organe du toucher? — Et ce que nous désignons sous le nom de qualités de la matière ne peut être autre chose que nos propres sensations, c'est le résultat de certaines impressions produites sur nos organes par un je ne sais quoi dont la nature nous est inconnue. — Essayez par un acte logique de supprimer la conscience, c'est la nuit, c'est le silence, c'est le néant. — Quand donc la science nous parle d'une matière éternelle, douée de certaines propriétés, cette matière fût-elle réduite à un minimum de qualités, à l'étendue et au mouvement, nous avons le droit de répondre que pour nous cela n'a aucune signification, car il n'y a pas d'étendue sans *perception* sensible d'espace et le mouvement serait un néant et une inintelligibilité pour être incapable de percevoir des modifications dans le temps et dans l'espace. — Or que fait M. Hœckel? il traite la matière et ses propriétés comme des choses existantes en soi, il les projette en dehors de la conscience comme des principes créateurs d'où serait née la conscience elle-même après une série plus ou moins longue de transformations; et, par une étrange illusion d'optique mentale, quand il croit faire seulement l'histoire de la nature, il fait aussi celle de l'esprit. — L'esprit est le point d'arrivée et le point de départ de l'évolution, c'est lui qui se place à l'origine et au terme du progrès. — Telle est la pensée-mère de M. Payot dans son beau livre de la *Croyance*. « Quoique la science fasse elle se meut dans le cercle de nos sensations sans en pouvoir jamais sortir: quoiqu'elle dise elle ne peut parler que le langage de l'esprit, car ce n'est que par l'intermédiaire de l'esprit seul que la Réalité lui est donnée. — Puisque nos sensations ne nous donnent déjà que le symbole figuré par nous d'une réalité en elle-même inconnue, la Science qui dégage et abstrait de l'expérience un univers simplifié ne fait que nous donner le symbole d'un symbole. Qui ne

« voit d'ici combien est singulière l'illusion par laquelle elle prétend donner
 « à ce symbolisme du second ordre la valeur d'une histoire réelle et d'une
 « explication objective. »

Le monde est donc plein d'âme et c'est surtout dans la personne humaine qu'elle rayonne et s'épanouit. — C'est ce que, pour son malheur, Hœckel n'a point vu, il a pris la contradictoire de cette proposition si claire pour ceux qui ne se contentent pas de vivre sur le plan physique. De là, le désaccord entre le spiritualisme et le matérialisme.

La science et la psychologie sont loin d'avoir dit leur dernier mot. — Il y a donc place pour toutes les hypothèses ; le présent est gros de l'avenir et ceux qui s'imaginent être en possession du définitif et de l'absolu sont des âmes candides dont l'esprit n'est pas scientifique.

Dès lors, pourquoi rejeter *a priori* et sans contrôle une doctrine qui présente ses titres de créance et apporte son apport au domaine de la croyance ? Là où la psychologie et la science traditionnelles expirent, le Spiritisme nous apporte des forces toutes fraîches : aussi pour ceux qui l'ont étudié et compris, la cloison étanche n'existe pas ; ce n'est pas le retour à la barbarie, c'est le prolongement de l'épanouissement du progrès.

C'est un être bien mystérieux que notre moi et quand on veut en sonder les profondeurs on est pris de vertige. — Il faut entendre les cris de détresse des philosophes anxieux qui se sont penchés au-dessus de cet abîme infini.

Derrière le moi spatial qui a servi de proie au déterminisme, M. Bergson distingue un moi profond et vivant que nous atteignons par une réflexion approfondie qui nous fait saisir nos états internes comme des êtres vivants sans cesse en voie de formation, comme des états réfractaires à la mesure, qui se pénètrent les uns les autres et dont la succession dans la durée n'a rien de commun avec une juxtaposition dans l'espace. *Quelles sont les activités sourdes de ce moi réel ? Là s'arrête l'explication philosophique, mais c'est là que commence la mission du spiritualisme spirite.* Il a déjà fourni de précieux enseignements. Bien plus, — il est d'accord avec la conception moderne de l'âme conçue comme une force vive, comme une monade agissante. — Quelle est donc cette puissance qui peut ainsi se reconstituer un corps étendu ? C'est la *ψυχή* de Platon, la monade de Leibnitz, l'Idée directrice de Claude Bernard, l'action vivante des psychologues, qui se trouvent prises en flagrant délit. — Ce que la raison avait deviné, ce que pendant des siècles elle avait cherché comme à tâtons, à travers les dédales du doute, le Spiritisme le lui révèle. — L'acte du Périsprit organisant la matière est devenu tangible. — Peut-être est-ce la même force que celle de la cellule, mais plus active puisque quelques instants lui suffisent pour accomplir son œuvre de reconstitution organique.

Malgré le matérialisme officiel, l'avenir est à lui. Mais, pour être digne d'ac-

complir cette mission providentielle, il doit éviter l'écueil sur lequel l'Eglise romaine est venue s'échouer. — Le grand tort de cette Eglise, c'est d'avoir voulu faire de la Foi une affaire administrative, alors qu'elle constitue de par son essence même, un problème d'âme. — On a voulu la démontrer, la définir, la disséquer, en retrouver le mécanisme et l'imposer à tous et pour toujours sous certaines formules. — Elle n'a pas compris, cette Eglise, que prétendre définir Dieu c'était le ramener à nos proportions, le naturaliser, et verser ainsi dans la pire des erreurs, dans l'anthropomorphisme, orgueilleuse idolâtrie qui dégrade la divinité.

Mieux que le Romanisme, le Spiritisme nous renseigne sur la nature de l'âme et de Dieu, il nous donne sur nos destinées futures des lumières éblouissantes. — Jamais avant lui, le redoutable problème de la souffrance, cette pierre d'achoppement de la croyance, n'avait reçu de solution aussi satisfaisante. Dans cette doctrine, la vie prend un sens. — Dans les énergies sourdes de la matière la plus élémentaire, il nous signale déjà les premiers vestiges de la divinité. Cette force divine s'est développée ; lentement elle s'est dégagée de sa gangue épaisse pour aboutir à la conscience, à la liberté, à l'amour ; et, du jour où elle eut atteint cette étape, l'homme a été constitué, il a fait son apparition sur la terre. — Si nous regardons en arrière nous sommes frappés de la bassesse de notre origine, mais nous pouvons aussi éprouver un tressaillement de joie en voyant la marche ascendante de notre humanité. — C'est un fait qui s'impose à l'attention, malgré sa barbarie native, malgré son égoïsme et ses passions, malgré ses arrêts et ses reculs, elle marche guidée par une force infailible. — A mesure que ses exigences vives se développaient, à mesure que se précisait le sens de sa vie, une moralité plus parfaite s'établissait. — Par une suite d'expériences douloureuses, l'humanité acquit cette double notion : tout ce qui favorise l'évolution c'est le bien, tout ce qui la contrarie, c'est le mal ou le péché. — Elle comprit qu'elle ne pouvait se soustraire à cette morale précise et impérative sans se dérober à sa destinée. Si donc nous voulons rester dans ce grand courant qui, parti de Dieu, emporte toutes choses vers lui, nous devons franchir les étapes et nous dépouiller, au fur et à mesure, des scories de nos états antérieurs.

Telle est l'admirable synthèse du Spiritisme sur la nature et la destinée de l'homme ; aussi ce serait pour lui une déchéance lamentable que de verser dans les travers qu'à bon droit il critique chez les autres. — Qu'il n'oublie pas que ses notions, si excellentes soient-elles, ne sont que provisoires ; qu'il évite le dogmatisme qui le tuerait. — Plus le Spiritisme restera sur le terrain expérimental, plus il sera fort. — Il faut donc se méfier de l'ignorance et de la mauvaise foi, surtout dans un pays où le ridicule est une plaie mortelle. « Errare humanum est » l'erreur est chose humaine,

dit la Sagesse antique et l'imagination a fait plus de victimes que le mensonge ! Mais où l'imagination peut-elle se donner plus librement carrière que dans cette région inexplorée des forces occultes ?

Ici-bas, sur le terrain solide où se déroulent les faits humains, où, par conséquent, l'information est plus facile, la certitude morale ne peut s'obtenir sans le secours de la critique la plus rigoureuse. — Que s'est-il passé à l'aurore de l'humanité ? Les Lémuriens sont-ils des êtres réels ou fictifs ? avaient-ils un corps solide ou sans consistance ? Se reproduisaient-ils par voie normale ou par bourgeonnement ? Laissons aux théosophes le soin de débattre ces graves questions. Notre vision ici-bas est souvent confuse et nos sens abusés nous induisent en erreur même quand le champ de notre vision est restreint. — Combien, dès lors, doivent être dangereuses et peut-être mensongères les excursions dans l'astral ? Si, dans l'explication des phénomènes, notre cerveau ne peut pas tout, il peut beaucoup. — Il ne faut pas, pour légitimer une idée chère, restreindre son action. — Ce n'est qu'après avoir éliminé toutes les explications matérielles que nous serons en droit de conclure. — Ce reliquat se réduira peut-être à peu de chose, mais c'est ce peu de chose qui sera tout, et n'y aurait-il qu'un seul fait, le Spiritisme serait sauvé.

Des âmes candides m'accuseront peut-être de trahir la cause que je prétends défendre. — Qu'elles se rassurent. — J'ai trouvé dans le Spiritisme ce que douze ans de philosophie n'avaient pu m'apprendre. — J'y ai gagné de trop nobles amis pour être capable de trahison. — De plus, j'y ai trouvé l'application de la charité et, ce qui fait l'homme fort, le mépris de la mort, mon esprit et mon cœur sont donc satisfaits. La grande mission des spirites, c'est d'être et de demeurer suivant le vœu du Christ « des adorateurs en esprit et en vérité » de cette vérité divine qui est éternelle.

Dans son beau livre sur *la Valeur de la Science*, M. Poincaré termine par cette phrase qui semble empreinte de mélancolie : « Tout ce qui n'est « pas pensée est le pur néant ; puisque nous ne pouvons penser que la pen- « sée et que tous les mots dont nous disposons pour parler des choses ne « peuvent exprimer que des pensées ; dire qu'il y a autre chose que la « pensée, c'est donc une affirmation qui ne peut avoir de sens. — Et cepen- « dant, — étrange contradiction pour ceux qui croient au temps, — l'his- « toire géologique nous montre que la vie n'est qu'un court épisode entre « deux éternités de mort, et que dans cet épisode même, la pensée cons- « ciente n'a duré et ne durera qu'un moment. — La pensée n'est qu'un « éclair au milieu d'une longue nuit, mais c'est cet éclair qui est tout. »

Pour nous, mieux informés par l'étude des phénomènes psychiques, nous ne pouvons concevoir un temps spécial qui emprisonnerait l'essor de notre esprit. Nous savons qu'il n'est qu'un symbole de notre action et aussi de

notre misère intellectuelle. — La vie n'est donc pas pour nous « un court épisode entre deux éternités de mort », mais bien plutôt une mort entre deux éternités de vie. — La pensée n'est qu'un éclair, mais c'est un éclair divin dont le foyer est en deçà du temps et de l'espace et dont la perspective lumineuse est orientée vers l'Infini.

UN NOUVEAU VENU

ABBÉ X

VISIONS DE MADAME DE FERRIEM

Les lecteurs se souviennent de mes nombreux articles publiés dans la *Revue Spirite* de 1900, 1901 et 1902, sur les visions remarquables du médium voyant de la Friedrichstrasse de Berlin, M^{me} de Ferriem. Or, dans la revue *Psychische Studien*, M. Frédéric Godefroy Kerkan, que les lecteurs connaissent aussi par mes articles, vient de publier la vision suivante : En juillet de l'année passée, M^{me} de Ferriem me raconta ce qui suit : Le soir du 21 mars j'étais assise sur un sofa dans ma salle à manger, occupée à lire un roman fraîchement paru, lorsque je vis soudain s'ouvrir la porte, à environ trois mètres de distance de moi, et à mon grand étonnement, dans l'encadrement de la porte apparaître le spectre d'un homme de grande taille, tout habillé de noir. Il avait la barbe et les cheveux grisonnants et me regarda de ses grands yeux noirs. Jamais je n'oublierai l'expression d'indicible tristesse de sa figure. Très étonnée mais nullement effrayée, je considérai un certain moment l'apparition et reconnus un ami intime de mon mari, que nous connaissions depuis bien des années et qui venait nous visiter de temps en temps. Le fantôme tourna ses yeux vers moi, puis ferma la porte doucement et s'adossa à elle. A ce moment une seconde porte de la salle à manger s'ouvrit et de la pièce voisine entra une parente, mais elle ne fit aucune attention à l'apparition, qui se trouvait toujours adossée à la porte.

Toute surprise, je lui demandai si elle ne voyait personne dans l'encadrement de l'autre porte ; elle y porta ses regards, puis tourna les yeux vers moi, très étonnée, et répondit, que, outre nous deux, il n'y avait personne dans la chambre.

Mais le fantôme était toujours à la même place dans l'encadrement de la porte et me regardait fixement. Au bout de trois minutes environ je vis le visage et la tête du fantôme se transformer et sa taille diminuer légèrement, de sorte qu'un tout autre personnage apparut devant moi. C'était la figure d'un homme, très blond, âgé d'une trentaine d'années, que nous connais-

sions bien et qui fréquentait aussi notre maison. Une minute après, le fantôme s'évanouit. » Le même soir M. Frédéric Godefroy Kerkan vint en visite chez M^{me} de Ferriem et elle lui fit part du phénomène en lui nommant les deux personnes dont elle avait vu la forme. Quatre jours plus tard, le 25 mars, M^{me} de Ferriem apprit que le personnage à grande taille, qui apparut tout d'abord, était décédé le 24 mars à 1 heure de l'après-midi. Le 20 mars, c'est-à-dire la veille de sa vision, M^{me} de Ferriem l'avait encore vu passer dans son équipage par la Friedrichstrasse. Quant à la deuxième personne, en laquelle s'était transformée l'apparition, M^{me} de Ferriem savait qu'elle était malade depuis trois mois. Quatre semaines après la vision, cette personne également rendit son âme à Dieu.

Dans une vision que M^{me} de Ferriem eut en 1900, elle vit apparaître un Esprit, qui lui communiqua que bientôt il y aurait une guerre, dans laquelle la Russie serait battue. Mais l'Esprit ne précisa pas exactement quand ceci arriverait, ni avec quelle puissance la Russie serait en guerre. Il ne dit pas non plus si cette guerre aurait lieu en Europe ou bien en Asie. Cependant, vu les événements de l'Extrême-Orient, tout nous porte à croire, que cette prédiction se rapportait à la guerre actuelle russo-japonaise et aux défaites russes sur terre et sur mer.

J'ajouterai ici les curieuses prédictions du D^r Max Muchlenbruch, médium voyant de Oakland (Californie) (que les lecteurs connaissent également par mes nombreux articles) sur la Russie, Dans sa brochure :

PROPHÉTIES DE CONSÉQUENCES INTERNATIONALES ET NATIONALES

du D^r MAX MUCHLENBRUCH

VI^e Section.

Dans le *Philosophical Journal* du 21 mars 1899 on peut lire à la page 40 la prédiction suivante :

Nous voyons que les conditions planétaires pour la Russie seront très désorganisées en 1905. Trois fois la Russie éprouvera des ennuis diplomatiques. Deux fois naîtront pour elle des motifs de guerre. Nous trouvons que le Czar aura à lutter contre la maladie, enfin, la Russie sera divisée avant 1910.

Telle est la prédiction funeste du D^r Max Muchlenbruch. Dieu veuille qu'elle ne se réalise point.

JOSEPH DU KRONHELM.

LA MORT N'EXISTE PAS

Par M^{me} FLORENCE MARRYAT (*Traduit de l'Anglais*).

CHAPITRE XII

LA MÉDIUMNITÉ DE MISS SHOWERS.

Quelque temps avant que j'eusse le plaisir de rencontrer Miss Showers, j'entendis, par des amis habitant l'ouest de l'Angleterre, parler des pouvoirs mystérieux et merveilleux que possédait une jeune dame de leurs connaissances, laquelle était suivie par des voix aériennes qui tenaient conversation avec elle et dont les propriétaires, disait-on, avaient le pouvoir de se rendre invisibles. J'écoutais avec curiosité, d'autant plus que mes informateurs étaient absolument incrédules en matière de Spiritisme et pensaient que le phénomène était dû à un truc. A la même époque je conçus un grand désir de voir la jeune fille de seize ans qui, sans avoir pour objet le gain ni tout autre intérêt personnel, était assez habile pour mystifier tout le monde autour d'elle et quand elle et sa mère vinrent à Londres, je fus, je crois, la première à demander une introduction et jamais je n'oublierai les expériences que j'eus avec elle. C'est le premier médium privé par qui mes amis personnels disparus revinrent converser avec moi et personne mieux qu'un spirite ne peut apprécier la bénédiction des communications spirites provenant d'une source qui est au-dessus du souffle de la suspicion. J'ai déjà écrit longuement sur Miss Showers dans *l'Histoire de John Powles*. Elle était une enfant comparée à moi, et sa vie commençait à peine alors que la mienne était virtuellement achevée et ni elle ni aucun membre de sa famille n'avaient jamais eu l'occasion de connaître même les noms de mes anciens amis. Toutefois, (comme je l'ai relaté), John Powles fit de Miss Showers son spécial interprète et ma fille « Florence » (alors une petite enfant) apparut aussi par elle quoique à de longs intervalles et plutôt avec timidité.

Ses propres guides, cependant, ou esprits de cabinet (comme on les appelle en Amérique), c'est-à-dire ceux qui sont toujours autour du médium et aident les étrangers à apparaître, Peters, Florence, Lenore et Sally étaient très familiers avec moi et me procuraient telles facilités d'investigations de leurs médiums qui sont rarement accordées à la masse des investigateurs. A dire vrai, à une époque, ils désiraient toujours que je fusse présente à leurs séances de sorte que je me considérais comme hautement favorisée et je puis mentionner ici que Miss Showers et moi étions tellement bien en rapport que ses manifestations étaient toujours plus fortes en ma présence.

Nous ne pouvions nous asseoir l'une près de l'autre à table pour un thé ordinaire ou un souper sans que nous n'eussions la pensée ou le désir de tenir une séance, sans que des manifestations se produisissent en pleine lumière.

Une main qui n'appartenait à aucun de nous apparaissait visible sous le tapis entre nous, une main ayant le pouvoir d'étreindre les nôtres ; ou bien nos pieds étaient pressés ou tirés sous la table ou encore, des doigts apparaissaient soudain et balayaient le manger contenu dans nos assiettes. Quelques-unes de ces plaisanteries étaient inconvenantes : J'eus une fois le contenu d'un grand verre que je portais à mes lèvres complètement renversé sur ma robe. Il était généralement reconnu que nos pouvoirs étaient sympathiques, et, à la fin, Peter m'autorisa ou plutôt, m'ordonna de m'asseoir dans le cabinet avec Rosie pendant que les manifestations se produisaient au dehors. Il avait l'habitude de dire qu'il ne prenait pas plus soin de moi que si j'avais été un esprit moi-même.

∴

Un soir Peter m'appela dans le cabinet (qui était une grande armoire à l'un des bouts de la salle à manger) avant la séance commencée et me dit de m'asseoir aux pieds du médium « d'être une bonne fille et de me tenir tranquille ». Miss Showers était dans une chaise basse et je m'assis les bras posés sur ses genoux. Elle n'entra pas en transe et nous causâmes ensemble tout le temps. Alors, sans être prévenues, deux figures se tinrent debout auprès de nous. Je n'aurais pu dire d'où elles venaient, je ne les avais vues ni sortir du plancher ni descendre du plafond, il n'y eut point apparence de commencement. En un clin d'œil elles furent là tout simplement, c'étaient Peter et Florence (non pas mon enfant, mais le contrôle de Miss Showers, du même nom).

Peter envoya Florence au dehors dans l'auditoire où nous entendîmes ses paroles et les remarques qu'on faisait sur elle (il n'y avait qu'un mince rideau suspendu devant l'entrée du cabinet) mais Peter resta avec nous. Nous ne pouvions le voir distinctement dans la lumière blafarde mais nous l'entendions et le sentions parfaitement.

Il changeait nos ornements et nos rubans, enlevait les épingles à cheveux de nos têtes et faisait des commentaires sur ce qui se passait de l'autre côté.

Un moment après, Florence revint près de nous prendre plus de pouvoir et les deux esprits nous parlèrent et nous touchèrent en même temps. Durant toute cette séance mes bras demeurèrent sur les genoux de Miss Schowers qui était éveillée et me parlait ainsi qu'aux esprits.

∴

Un soir, à une séance chez M. Luxmore à Hyde Park Square, l'esprit Florence s'est promené au milieu de l'assistance, dans la partie éclairée du salon pendant un temps considérable, elle s'assit même au piano et s'accompagna pendant qu'elle nous chantait une romance qu'elle appelait *le langage planétaire*. En cette occasion, elle ressemblait grandement au médium et plusieurs personnes présentes en firent la remarque.

Je suppose que l'expression de ce doute contraria Florence car, avant de nous quitter, elle demanda de la lumière et on lui apporta une petite lampe à huile qu'elle me mit dans la main me disant de la suivre et de regarder son médium, ce que je fis. Florence me conduisit dans la chambre derrière le salon où je trouvai Miss Showers reposant dans un fauteuil. Son premier aspect me terrifia. Dans le but de rendre un changement de toilette aussi difficile que possible, elle portait une robe montante de velours noir étroitement ajustée, fermée dans le dos et avait mis de hautes bottines de Hesse attachées par de nombreux boutons. Mais elle me parut alors raccourcie de la moitié de sa taille habituelle et la robe pendait informe autour de son corps. Ses bras avaient disparu, et, mettant mes mains en haut des manches, je trouvai les siennes diminuées et semblables à celles d'un petit enfant, les doigts atteignant à peine l'endroit du coude. Le même phénomène s'était produit pour ses pieds qui n'emplissaient que la moitié des bottines. En fait on aurait cru voir la momie d'une fillette de cinq à six ans. L'esprit me dit de sentir sa figure. Le front était sec, rude et brûlant, mais de l'eau coulait abondamment de son menton sur le devant de sa robe. Florence me dit : « J'avais besoin de vous pour la voir parce que je sais que vous êtes assez brave pour dire à ces gens ce que vous avez vu. »

..

Il y avait une différence marquée dans la personnalité des deux influences Florence et Lenore quoique chacune d'elles ressemblât parfois à Miss Showers, à de certains soirs plus qu'à d'autres. Florence, très belle femme, était plus grande que son médium et Lenore moins jolie, mais plus vive et plus pétulante était beaucoup plus courte et plus petite.

Par suite d'une invitation de M^{me} Macdougall Gregory j'assistai à plusieurs séances avec Miss Showers à sa résidence de Green Street, lorsque ces deux esprits apparurent. Lenore raffolait de dire qu'elle ne voulait pas ou ne pouvait pas venir sans que je lui tinsse la main ou que je misse mon bras autour de sa taille. Pour dire vrai, je ne tenais pas à cette distinction car son influence était très particulière sous certain rapport et elle me paraissait toujours dangereuse en laissant derrière elle une sensation déplaisante. Elle était rarement complètement formée et ses pieds semblaient de la terre humide et manquaient de doigts ou n'en avaient pas le

nombre voulu. En de certaines occasions mêmes fréquentes, il s'exhalait autour d'elle une odeur de charnier comme si elle avait été enterrée depuis peu de semaines et qu'on l'eût exhumée, une odeur que je n'ai jamais sentie près d'un esprit matérialisé ni avant, ni après.

Un soir, chez M^{me} Gregory, que Léonore avait insisté pour se promener dans le cercle, supportée par mon bras, je tombai presque en faiblesse à cause de cette odeur. Cela ne ressemblait à rien qu'à la pourriture cadavérique et quand elle retournait au cabinet, j'étais poussée à quitter la chambre et à faire des efforts pour vomir par les nausées qu'elle m'avait causées.

Il arriva en cette occasion que les assistants rappelèrent Léonore tant de fois dans le cercle que tout le pouvoir était parti et qu'elle fut en danger de se dissoudre sous leurs yeux; encore la suppliaient-ils de rester avec eux un peu plus longtemps. A la fin, elle devint impatiente et se plaignit à moi de leur peu de jugement. Elle était alors élevée au-dessus du parquet, flottant en dehors des rideaux et elle me demanda de mettre mes mains sur sa jupe afin de me convaincre qu'elle était à moitié dématérialisée. Je fis ce qu'elle désirait et constatai qu'elle n'avait plus de jambes bien qu'elle se fût promenée autour de la chambre quelques instants auparavant. Je ne pus sentir que le tronc d'un corps qui était complètement soulevé du sol. Sa voix s'affaiblissait aussi, sa figure devenait indistincte et un moment après, elle avait entièrement disparu.

..

Un soir, chez M^{me} Gregory, comme la séance s'achevait, Florence parut près du rideau et me dit de venir à l'intérieur; je le fis et me trouvai dans l'obscurité complète. Je dis : « A quoi bon m'appeler ici ? je ne puis rien voir. » Florence me prit par la main et répondit : — « N'ayez pas peur, je vous conduirai — » Alors, Peter, saisit mon autre main et ajouta : « Nous vous protégeons, venez toucher le médium », et les deux esprits me conduisirent près du sofa sur lequel reposait Miss Showers. Ils passèrent ma main sur sa tête et sur son corps. Je sentis comme auparavant que ses mains et ses pieds étaient réduits à la moitié de leur dimension habituelle mais sa tête semblait s'être accrue en proportion. Quand ma main était placée dessus cela tressautait en haut et en bas comme si un lapin ou un autre animal vivant eût bondi dans sa poitrine. Sa cervelle était brûlante comme du feu mais ses extrémités étaient froides comme de la glace. Il n'y avait pas le moindre doute sur la condition anormale dans lequel le médium avait été placé pour produire ces fortes manifestations physiques qui, pour un temps, étaient empruntées à sa vie, et, à ce qu'ils m'assurèrent, je ne pouvais m'imaginer tout ce qu'ils emprunteraient plus tard. Cela semble

bien en rapport avec les invariables détériorations de santé et de force qui succèdent aux manifestations physiques chez les deux sexes. Ce sont là les raisons seules par lesquelles ils m'expliquèrent le fait que, en plusieurs occasions, quand l'esprit matérialisé a été violemment saisi et tenu séparé du médium celui-ci a été trouvé si changé et même blessé. Tel a été le cas de Florence Cook saisie violemment par M. Volkman et Sir Georges Sitwell. Le premier conclut, parce qu'ayant saisi dans ses bras l'esprit de Katy King, il crut tenir Florence Cook dont cette dernière avait personnelisé l'esprit.

Cependant je puis vous dire, à sa propre place, moi qui étais assise dans la même chambre que l'esprit Katy King, que, pendant ce temps, Miss Florence Cook était en transe entre nous deux. Dans cette stupide et cruelle circonstance, le médium perdit presque la vie par suite du trouble subit apporté au mystérieux lien qui la réunissait à l'esprit.

Je le tiens de la comtesse de Caithness qui était un des assistants et qui demeura auprès de Miss Cook jusqu'à ce qu'elle fût à peu près remise. Elle fut en convulsions toute la nuit et les témoins demeurés avec elle craignirent pendant quelque temps qu'elle ne se remit point. S'il était possible à un médium de simuler un esprit, il est peu probable qu'il voudrait ou pourrait feindre de semblables convulsions en la présence d'un médecin présent à son chevet. — « Vous voyez, me disait la Florence de Miss Showers en me montrant la forme réduite de son médium entransé, que Rosie est diminuée de moitié dans son volume et dans son poids. J'ai emprunté l'autre moitié à elle, ce qui, avec la contribution demandée aux assistants, produit le corps dans lequel je me montre à vous et à eux. Si vous me saisissez et me serrez étroitement, c'est elle que vous tenez, c'est-à-dire sa moitié et vous augmentez l'action de la moitié vitale à un degré tel que, si les deux moitiés ne peuvent se réunir instantanément vous pouvez les tuer. Vous voyez que je puis détacher certaines particules de son organisme pour mon propre usage et, lorsque je me dématérialise, je restitue ces particules au médium qui rentre alors en son état normal. Vous ne faites que hâter la réunion des parties en me saisissant avec violence, mais vous pouvez conduire subitement le médium à la folie ou à la mort par cette tentative, les particules du cerveau et du corps pouvant être détruites dans une semblable collision. Si vous croyez que je peux lui prendre de sa matière comme vous avez vu que je l'ai fait, à l'effet de rendre visible mon corps invisible, pourquoi ne croyez-vous pas qu'à l'approche d'un danger je puisse opérer la réunion rapide des particules ? Le premier pouvoir étant admis, je ne vois aucune difficulté à reconnaître l'autre. »

Un jour, M^{me} Showers m'invita à assister à une séance donnée exclusivement à des amis habitant au loin. Quand j'atteignis la maison, je trouvai que les invités n'avaient pu venir et la réunion fut ajournée.

M^{me} Showers s'excusa de ce contre-temps, mais j'en fus satisfaite ; je m'étais souvent assise avec Rosie, avec d'autres personnes et je désirais avoir une séance avec elle toute seule ou plutôt avec elle dans une chambre toute seule pour voir ce qui pourrait se produire spontanément sans aucune sollicitation de notre part. En conséquence, nous prîmes le salon pour notre seul usage, nous fermâmes les portes, éteignîmes les lumières et nous assîmes sur le sofa côte à côte, les bras autour l'une de l'autre. Les manifestations qui suivirent ne furent pas toutes jolies. Elles produisirent une expérience qui peut passer pour une fois, mais qu'il ne serait pas volontiers utile de renouveler, et je me garderais de les rapporter ici si elles n'étaient une preuve très forte qu'elles sont produites par un pouvoir étranger absolument distinct du nôtre et qui, une fois mis en action, ne peut être réprimé par notre volonté. Nous étions assises dans l'obscurité depuis quelques minutes sans rien voir ni entendre lorsque étourdiement je me mis à dire : « Allons ! Peter, faites ce que vous « voudrez », et, étendant les bras, en chantant, j'ajoutai : « Venez, car mes bras sont vides. » Immédiatement, une grande et lourde figure tomba avec une telle force dans mes bras ouverts qu'elle me meurtrit les épaules ; elle semblait être en bois ou en fer plutôt qu'en chair et en os et le rude traitement qui suivit pour nous deux est au delà de toute description. Il semblait que la chambre fût remplie de créatures matérialisées bien déterminées à ce que nous sachions qu'il ne faisait pas bon de badiner avec elles. Nous reçûmes des gifles sur la figure et sur les mains, nos cheveux furent défaits et tirés et nos vêtements presque arrachés de notre dos. Mon corsage de soie fut séparé du corset et déchiré à la taille, les garnitures en furent enlevées et la robe de mousseline de Miss Showers fut endommagée de la même façon.

Nous étions toutes deux complètement effrayées, mais ni prières, ni supplications ne produisirent aucun effet sur nos bourreaux. Pendant le même temps nous entendions le bruit d'une multitude de grands oiseaux ou de chauves-souris volant lourdement dans la chambre. Leurs battements d'ailes étaient incessants et nous pouvions les entendre frôler les murs de haut en bas. Au milieu de cette confusion, Rosie fut arrachée de mes bras (car la frayeur nous faisait nous serrer étroitement l'une contre l'autre plus que jamais) et elle fut plantée rudement sur une table à une certaine distance de moi ce qui lui causa un tel effroi qu'elle commença à crier. Alors j'appelai : « Powles ! où êtes-vous ? Pouvez-vous les arrêter ? »

Mon appel fut entendu ; la voix de Peter s'écria : « Hô ! voici Powles qui vient ! » Et tout le tapage cessa. Nous entendîmes l'arrivée de mon ami

et le moment d'après il lissait mes cheveux en désordre, réparait le désordre de ma toilette en me disant d'allumer le gaz et de n'avoir plus peur.

J'obéis dès que je pus à ses indications et je trouvai Rosie assise en deux au centre de la table, mais le reste de la chambre avec son mobilier était demeuré dans l'ordre habituel.

Peter et sa bande turbulente s'étaient évanouis ainsi que Powles et il ne restait que nos corsages déchirés et notre aspect délabré pour prouver que nous n'avions pas eu qu'un mauvais rêve. Peter n'est pas un mauvais esprit, loin de là, il est très matériel et très frivole. Mais, si nous considérons que les neuf dixièmes des esprits délivrés de la chair sont matériels et frivoles sinon pires, je ne vois pas de quel droit nous aurions pu nous attendre à recevoir des anges à leur place.

..

Une fois que ma sœur Blanche (qui était très sceptique sur la possibilité d'événements semblables à ceux que je viens de rapporter) était chez moi à Bayswater, je demandai à Miss Showers si elle voudrait nous donner une séance dans ma propre maison, ce à quoi elle consentit avec amabilité. C'était, de sa part, une concession rare, car, en raison de plusieurs accidents et scandales qui s'étaient produits, quelques médiums ayant subi des violences, comme je viens d'en parler, sa mère était naturellement opposée à ce qu'elle tint séance en dehors de son propre cercle. Cependant, sur la promesse que je lui donnai de ne point inviter d'étrangers, M^{me} Showers consentit à amener sa fille chez moi. Nous n'avions fait aucun préparatif pour la séance, excepté d'ouvrir une partie des portes entre la salle à manger et la salle d'étude et de suspendre un rideau dans une ouverture, mais j'avais soigneusement fermé la salle d'étude de sorte qu'on ne pouvait sortir que par la salle à manger et j'avais poussé contre cette porte close une lourde table chargée de livres et de divers objets afin d'être doublement sûre.

Nous nous assîmes d'abord dans le salon où il y avait un piano ; les lumières furent éteintes et Miss Showers s'assit devant l'instrument et joua l'accompagnement d'une mélodie très simple : *Elle dort sous le saule*. Quatre voix, tantôt seules, tantôt réunies, accompagnèrent la sienne. L'une était un baryton et nous supposâmes qu'elle venait de Peter, la deuxième, un soprano, sans doute de Lenore. La troisième était une basse sourde d'une influence qui s'appelait « le vicair de Croydon » et chantait d'une voix fatte, onctueuse, suffisante, et la quatrième, voix fêlée et chevrotante était celle d'un autre esprit appelé « l'abbesse ».

Ces voix, me dit M^{me} Showers, étaient celles qui suivirent d'abord sa fille dans sa maison du Devonshire et lui firent une notoriété fort peu enviable.

Les quatre voix étaient très distinctes les unes des autres et se mariaient quelquefois d'une façon burlesque ou se dominaient les unes les autres de manière à faire du chant un mélange dans lequel chaque choriste semblait déclarer que c'était la faute de l'autre. Le vicaire de Croydon avait besoin de beaucoup de sollicitation avant de se décider à exhiber ses talents, mais, dès qu'il avait commencé, il était difficile de l'arrêter tandis que l'abbesse se plaignait toujours qu'on ne la laissât jamais chanter les *sol*. Une voix d'enfant chantait aussi quelques chansons enfantines d'une petite voix douce et mignonne, mais elle était aussi très timide et nous ne l'entendions que rarement en comparaison du reste. — « Tout cela, c'est de la ventriloquie ! » entends-je dire à quelques lecteurs. S'il en est ainsi, Miss Showers aurait dû faire fortune en exhibant de pareils talents en public. J'ai entendu les meilleurs ventriloques du monde, mais je n'en ai jamais entendu un seul qui pût émettre quatre voix à la fois.

∴

Quand la partie musicale de la séance fut finie nous nous rendîmes à la salle à manger où le gaz était allumé et le médium passa à la salle d'étude qui était fermée et où je fis étendre un matelas pour sa commodité. Florence fut la première à apparaître grande et belle d'aspect avec les yeux levés au ciel comme une religieuse. Elle mesura sa hauteur avec moi contre le mur et nous trouvâmes qu'elle était la plus grande de deux pouces, ma taille étant de cinq pieds six pouces, celle du médium de cinq pieds et celle de l'esprit de cinq pieds huit pouces, hauteur anormale pour une femme.

Lenore vint ensuite paraissant très petite comme une enfant de quatre à six ans mais elle grandit sous nos yeux jusqu'à ce que sa tête fût au niveau de la mienne. Elle nous pria de remarquer qu'elle n'avait pas sur le corps le jupon de Rosie. Elle dit qu'elle l'avait emprunté à cette occasion. M^{me} Showers, qui l'avait reconnu et s'était glissée en haut au milieu de la séance l'avait trouvé en moins dans les effets déposés par sa fille, en fit le reproche à Lenore ajoutant que si elle ne promettait pas de ne plus recommencer il lui serait interdit de reparaitre à aucune séance. Mais « Miss Lenore » d'un petit ton presque impertinent pria M^{me} Showers de croire que ce qu'elle portait était bien sa propriété et non celle du médium.

∴

Lenore fut ensuite remplacée par un être étrange, tout à fait différent des deux autres, qui dit se nommer « Sally » et avoir été cuisinière. C'était une de ces influences bizarres dont on peut à peine comprendre le retour sur la terre, vive, adroite et amusante au possible mais à l'esprit vulgaire,

et, selon toute apparence, plus terrestre que nous-mêmes. Mais, ne nous posons-nous pas souvent les mêmes questions en ce qui concerne beaucoup de ceux que nous rencontrons ici-bas ? Pourquoi vinrent-ils au monde ? Quel bien font-ils ? Pourquoi leur a-t-il été permis de venir ? Dieu, sans la permission de qui rien n'arrive, peut seul répondre à ces questions ?

..

Nous avons souvent tourmenté Peter pour qu'il se matérialisât et se fit voir, mais il avait toujours refusé et renvoyé cette opération à une autre occasion. Son excuse était que son médium était trop petit et qu'il n'en pouvait extraire assez de pouvoir pour nous faire voir le gros homme qu'il était, ne voulant pas avoir l'air d'une fillette sous un chapeau de bergère ! — « Je suis venu une fois chez M^{me} Showers, disait-il, et elle déclara que j'étais Rosie toute parée ! Depuis lors je n'ai plus voulu me montrer. »

Cependant, vers la fin de cette séance, Peter me pria d'aller dans la salle d'étude et de le voir réveiller le médium. Quand j'entrai en me dirigeant vers le matelas, je trouvai Miss Showers encore étendue et profondément endormie pendant que Peter, matérialisé, était assis à ses pieds. Il me fit asseoir près de lui ; je pris sa main et passai la mienne sur son visage.

Alors il procéda au réveil de Rosie en la secouant et l'appelant par son nom me tenant par une main pendant qu'il faisait cela.

Comme Miss Rosie bâillait et s'éveillait de sa transe, la main de Peter s'échappa de la mienne et son esprit s'évapora.

Quand Rosie se fut assise, je lui dis avec douceur : « Je suis là, Peter « m'a conduite ici et était assis sur ce matelas à côté de moi il n'y a qu'un « instant. »

— « Ah ! ah ! dit la voix de Peter en riant à nos oreilles, je suis encore « ici, mes chéries, quoique vous ne puissiez me voir. »

Qui peut expliquer de telles choses ? Je les ai vues et revues ; pourtant je ne puis, même aujourd'hui, faire autre chose que croire et m'extasier.

FLORENCE MARRYAT.

Pour la traduction,

LÉOPOLD DAUVIL

NOTE

La grande quantité des articles confiés à la Rédaction nous oblige à renvoyer à la prochaine revue du 1^{er} septembre l'intéressant et très long article de M. le professeur Moutonniér sur les expériences offertes à la Société d'études psychiques de Nice par le Comte de Sarak, l'adepte thibétain.

LA RÉDACTION

L'Action des Esprits

(Traduit de l'Anglais) extrait d'une conférence de J.-W. BOULDING, le 27 avril 1905, au siège de la société l'Alliance Spirite.

Laissant de côté l'étude des phénomènes pour ne considérer que le point de vue pratique, nous voyons que le Spiritisme offre un autre avantage, celui de nous avertir de l'approche d'une catastrophe ou d'un danger. En effet, les plus dures épreuves sont atténuées, lorsque nous les voyons fondre sur nous, et au contraire tous les coups qui nous frappent sont d'autant plus terribles qu'ils sont soudains et imprévus.

La Vigie nous est utile lorsque par un temps calme et un ciel pur, elle nous transmet le signal d'alarme et nous avertit de l'orage qui s'approche, bien avant qu'il ne soit dans notre voisinage immédiat, de même la prédiction d'un changement dans les circonstances de notre vie, d'un événement encore éloigné dans le champ de nos intérêts matériels, prépare notre esprit à surmonter les difficultés ou au moins nous permet d'atténuer les suites funestes du danger qu'elle nous signale.

Aujourd'hui, ces guides, ces protecteurs invisibles s'acquittent tous les jours de ce devoir bienfaisant.

Le fait est prouvé.

Comme du haut d'un sémaphore, ils interrogent notre horizon, découvrent au loin l'orage et poussent le cri d'alarme à son approche.

Nombre de personnes m'ont rapporté les circonstances dans lesquelles elles avaient reçu ces avis bienfaisants ; moi-même j'en ai eu la preuve, en voici un exemple : Il y a trois ou quatre ans, j'avais traité avec un éditeur bien connu à Londres, pour la publication d'un de mes ouvrages historiques ; il devait paraître quelques mois après la signature du contrat. Il n'y avait eu dans nos négociations, ni difficultés, ni chicane.

La date même était fixée et autant qu'il était humainement possible de le prévoir, la publication allait avoir lieu au jour déterminé.

Cependant un matin j'étais assis à mon bureau, lorsque soudainement je reçus une communication de ma Mère défunte : « Votre ouvrage que M. (Elle me cita le nom) doit publier en mai, sera retardé, cela tient aux difficultés actuelles. » Vous jugez combien cette communication me stupéfia, je ne pouvais rien y comprendre, d'autant qu'il n'avait été question entre nous d'aucunes difficultés.

Je demandai à ma Mère de répéter son message une seconde fois ; elle l'écrivit de nouveau dans les mêmes termes. Cependant je pouvais à peine y ajouter foi, si bien que je demandai de nouveau : « Est-ce une bonne ou

« une mauvaise nouvelle ? — Mauvaise pour le moment, » me fut-il immédiatement répondu. Trois jours plus tard je recevais une lettre me disant : « Vous savez combien j'apprécie votre ouvrage, mais la mort de la Reine a amené un trouble général dans les affaires à Londres, et je dois vous demander, vu le danger qu'il y aurait à risquer une aussi forte somme d'argent présentement, de remettre l'affaire à une date ultérieure. » C'était comme vous le voyez une confirmation du message, une preuve que cet avis d'un danger était justifié.

Et maintenant qui m'envoyait cet avis ?

A coup sûr, vous comprenez j'espère que ce n'était pas moi-même. J'ignorais absolument l'approche d'un danger quelconque ; je n'y crus même pas, lorsque cette main invisible vint me le signaler. Je suis convaincu que c'était ma Mère qui, scrutant pour moi l'horizon, y avait aperçu un changement. Pensez-en ce que vous voudrez, peu m'importe ; je fus mis en garde, je fus consolé autant qu'il était possible. Mon esprit fut préparé à cette mauvaise nouvelle qui m'eût frappé à l'improviste bien plus durement, si le signal du danger, c'est-à-dire cet avis bienfaisant ne m'eût pas été donné à temps.

On dira peut-être : « Comment ! Les Esprits s'inquiètent donc d'affaires aussi vulgaires et aussi insignifiantes ? » Je répondrai d'un seul mot : « Rien ne leur est insignifiant de ce qui peut nous guider dans la route du Bien. »

Ces petits coups frappés sur une table, si insignifiants qu'ils paraissent, peuvent émaner des plus grands Esprits et se référer aux intérêts les plus élevés ; puisqu'ils représentent la réalité, l'activité des forces invisibles et les destinées de l'âme. D'ailleurs, qui pourrait dire de quelles régions lointaines de l'Univers accourent ces messages ? Quelles planètes inconnues se manifestent, grâce à cette étincelle magnétique, à la plus humble des âmes humaines ? Lorsque vous dédaignez cette simplicité des Esprits, vous oubliez que le signe le plus certain de l'élévation de la pensée ou de la science humaine, est de réduire tout au simple ; de rendre faciles et clairs les procédés compliqués, ou mystérieux. L'art a pour fin la simplicité, laquelle est le résultat le plus élevé de la civilisation. Un serrement de main, voilà la simple manifestation de l'amitié la plus sincère.

Je l'ai déjà dit, ces modes de communication ne sont que les révélations propres à cette grande religion spirite, religion dont l'instrument est la table familiale, dont la terre est l'autel même et dont le feu sacré enfin est l'amour, cet amour inextinguible de la famille et du foyer.

Il s'agit maintenant de l'action des morts, non pas de ces morts qui gisent enfouis au plus profond de la tombe, ou évanouis au plus haut du Ciel, mais de ceux qui sont encore ici, qui sont vivants ou plutôt qui jamais ne moururent.

Ces morts qui viennent encore chaque jour s'asseoir au coin de notre foyer ou dans le vieux fauteuil familial, qui sont encore nos alliés, nos sauveurs, nos amis, ceux-là, si nous étions sceptiques, sauraient dissiper nos doutes, éclairer nos ténèbres et chasser bien loin notre scepticisme ainsi que l'aurore chasse la nuit.

Sur ce point je vous citerai un exemple. Voici comment mon bon Esprit vint à mon secours et me tira d'embarras, alors qu'un ami fort sceptique, chez lequel je passais la soirée, me demandait si je pourrais lui dire le nom de son père défunt.

Comme je vous l'ai déjà dit, je me sens toujours un peu énervé, lorsqu'il s'agit d'interroger pour le compte des autres, surtout des sceptiques, car si j'échoue, cela leur permet d'affirmer que je m'attribue un pouvoir que je n'ai jamais possédé. Cependant je me risquai. Je dois dire que j'avais le sentiment que le nom de son père était « James ». C'était aussi le nom de mon ami, que je supposais comme fils aîné devoir porter le nom de son père.

Aussi jugez de ma surprise, quand le crayon écrivit non pas James, mais Benjamin. « Votre père s'appelait-il James, demandai-je, sans rien laisser paraître de mon incertitude. — Non, répondit-il vivement, et je vis briller une lueur singulière dans l'œil du sceptique ; il semblait dire : je vous y prends. — En effet, repris-je froidement, mais alors, qu'est-ce que ce Benjamin ? — C'est cela, s'écria-t-il, oubliant dans sa surprise tout son scepticisme. Demandez-lui donc alors, pourquoi il a changé son testament, et m'a dépouillé de ma part d'héritage ? — Parce que, répondit son père, vos sœurs me l'ont persuadé.

— Ah ! dit-il en se tournant vers sa femme avec toute la conviction d'un zélé spirite (et en effet le sceptique endurci s'était changé en un parfait croyant), je vous avais bien dit que c'étaient mes sœurs qui l'avaient persuadé. Vous le voyez, c'était une histoire de famille, révélée en un instant, et par qui, sinon par le mort lui-même ? Le mort agissant.

— Je vous citerai un autre exemple : J'ai des amis à Birmingham, que j'ai toujours tenus au courant des relations fréquentes que j'entretiens avec la reine Anne de Boleyn (1) par l'intermédiaire de médiums ; je vous ai d'ailleurs raconté tout l'intérêt que la reine Anne prenait à mon existence et à mes travaux, au point que j'en étais venu à la considérer comme le guide le plus sûr et la meilleure des amies. Voilà pourquoi je vais vous citer une circonstance dans laquelle elle intervint dans un but déterminé.

(1) Anne de Boleyn, reine d'Angleterre (1507-1536), troisième femme du cruel roi Henri VIII, mère de la reine Élisabeth. Accusée de trahison et d'adultère, elle fut décapitée dans la Tour de Londres. La pierre qui supporta le billot et la hache qui fit tomber sa tête existent encore, la pierre à la même place, le billot et la hache dans la Tour de Londres.

Mes amis chez lesquels j'étais descendu avaient organisé en mon honneur une petite séance de spiritisme, avec le concours d'un médium qui habite à quelques milles de Birmingham et ne savait rien de mes expériences personnelles. Avant la séance, mon crayon me traduisit la promesse d'Anne de Boleyn d'être présente à notre réunion, et la séance était à peine commencée que je fus informé de sa présence effective; cependant après deux heures nous n'avions pu obtenir du médium assistant aucune communication d'Anne de Boleyn.

L'Esprit le plus intéressant, fut une jeune personne qui se présenta, comme ayant été ma bonne amie quand j'étais jeune homme. J'en avais eu dans ma jeunesse bon nombre, mais aujourd'hui cette bonne amie d'un âge mûr, me semblait assez importune et même impertinente, d'autant que je ne la reconnaissais nullement. Aussi je m'empressai de la congédier en lui criant mentalement, comme le proconsul romain à saint Paul: « Allez-vous-en pour l'instant, je vous ferai signe au bon moment. » Aussitôt je repris mon crayon et je fus de nouveau assuré qu'Anne de Boleyn était présente, c'est tout ce que je pus savoir. Le Médium, quoique fort loquace sur d'autres sujets, demeura muet sur ce point.

La séance prit fin. J'étais désappointé, presque confus, car jusqu'alors Anne de Boleyn avait toujours répondu à mon appel.

N'y pouvant rien je m'efforçai de supporter mon échec aussi philosophiquement que possible.

Mais voici la suite. Quelques jours après mon retour, mon ami Holden m'écrivit que depuis mon départ le Médium lui avait rendu visite et lui avait fait ce singulier aveu :

« Je n'ai pas dit à votre ami tout ce que j'ai vu ce soir-là ; j'étais trop épouvantée et je craignais que ce que je voyais ne fût d'un mauvais présage. — Qu'avez-vous vu, demanda mon ami? — Je vis, répondit le Médium, une femme décapitée, étendue sur le plancher, je faillis m'évanouir. Le plus curieux, c'est qu'au moment où j'allais sortir, et c'est ce qui m'effraya plus encore, cette femme sans tête se releva et se plaçant devant la porte, étendit les bras devant moi comme pour s'opposer à mon départ. »

C'était bien cela, Anne de Boleyn voulait que le Médium me dît ce qu'elle voyait et s'efforçait en vain de la retenir jusqu'à ce que ce fût fait. Cet esprit qui, si souvent, m'avait témoigné sa sympathie ne voulait pas me laisser en peine et poursuivait le Médium avec une persistance héroïque jusqu'à ce qu'elle m'eût justifié en se confessant.

Dans les exemples qui vont suivre je veux surtout montrer la puissance, l'efficacité du sens moral et de la conscience lors qu'ils s'associent avec cette religion de l'évocation des Morts. Avec toute autre religion nous pouvons avoir même besoin de conseils, d'encouragements, de direction: Qu'im-

porte, malgré notre désespoir et notre infortune, la tombe ne rompra pas pour nous son éternel silence ; la voix qui jadis se montrait si prompte à nous consoler, si bonne pour nous conseiller, si douce dans ses accents, est étouffée pour toujours dans le silence du tombeau. Appelez bien fort ! vous ne recevrez pas de réponse ; vous entendrez seulement l'écho de votre propre voix, cet écho qui sera peut-être comme l'affirmation de votre désespoir.

Les hommes affluent journellement dans les cimetières, parce qu'ils savent que là reposent leurs morts, et se réunissent autour d'une tombe, le cœur affecté d'une mélancolie de tendresse. Quel besoin ont-ils d'y aller. Quelle satisfaction en rapportent-ils ? Ils n'ont fait que rouvrir la blessure ancienne, ils n'ont réussi qu'à abattre leurs forces, en versant des flots de larmes toujours vaines.

Saül, le premier roi d'Israël, était un fou, sous bien des rapports mais non pas en toutes choses. En proie à une profonde détresse, lorsqu'il veut entendre une fois encore une voix amie, la voix de Samuel, le conseiller de sa jeunesse, son guide sûr au temps de ses triomphes les plus brillants ; que fera-t-il ? Ira-t-il à Rama, au sépulcre du roi Samuel ? Non pas ; il ira à Endor, consulter la pythonisse à qui la renommée attribue le pouvoir d'évoquer les morts. Oui, Saül était et avait toujours été spirite, et si malheureusement les esprits qu'il consulta, ne furent pas toujours ceux du bien, en tous cas c'étaient des Esprits, et il ne l'ignorait pas. Si plus tard emporté par sa haine contre les mauvais esprits, que ses propres vices avaient provoqués, il condamna les médiums à l'exil ; c'est qu'il pensait follement, qu'en se débarrassant des évocateurs, il se délivrerait des esprits auxquels il s'en prenait au lieu de s'en prendre à lui-même ; car les esprits du mal étaient venus à lui, parce qu'il aimait le mal. En somme, il était spirite et des plus convaincus.

C'est à Endor qu'il se rendit, le seul lieu où il pût communiquer avec les esprits ; il vit la pythonisse, et comme le père d'Hamlet, sous son armure, brillante sous les rayons de la lune, il vit apparaître drapé dans son manteau de prophète le mort devenu voyant, qui lui annonça son trépas prochain. Demain, demain, tu seras avec moi !.....

Je pourrais à l'appui de mon opinion vous fournir d'autres exemples analogues, mais je crois en avoir assez dit pour aujourd'hui, et j'espère avoir réussi à vous convaincre.

Le spiritisme constitue un fait réel dans un monde réel, les morts ne sont pas anéantis, mais bien vivants et leur existence se poursuit influençant tous les jours la nôtre. Le spiritisme est donc une vérité dans le présent comme dans le futur ; il a sa place dans le monde où nous nous mouvons, comme dans l'enchaînement des faits qui composent notre his-

toire. Il existe des liens qui nous rattachent à ces intelligences invisibles, qui nous portent encore de l'intérêt et de l'affection. Oui, derrière le voile il est des visages bienveillants; des mains secourables qui le soulèvent encore : en un mot, notre religion n'est pas celle du lit funèbre, du cercueil, de la tombe; elle est la religion de la place publique, du logis, du foyer, et ces voix qu'on a pu croire réduites à l'éternel silence viennent encore murmurer à nos oreilles pleines d'une tendresse plus affectueuse que jamais :

« Nous sommes encore avec vous bien qu'au-dessus de vous; nous veillons sur vous, nous vous aimons toujours. Nous partageons vos peines et vos joies journalières, la nuit vous reposez sous notre garde vigilante, et ce que vous éprouvez de la bonté divine ou des effets de la Providence, ce guide bienveillant, c'est à nous que vous le devez. »

Traduit du *Light*
par M^{lle} GILLET.

Oraison Funèbre d'une Petite Amie

Oui, d'une petite amie qui, pendant douze ans, nous prodigua sa tendresse, sa fidélité, ses caresses et dont la mort fit couler des larmes sur le visage de deux vieillards bons et sensibles qui ne s'étaient point séparés de ce petit être regretté pendant toute sa vie. Les spirites qui liront la poésie dédiée à la petite morte n'en souriront pas de pitié, car ils sentiront que les regrets du cœur humain s'exhalent pour le départ d'un ami qu'il soit homme ou qu'il soit chien, si son affection avait pu consoler des douleurs et mériter de tels regrets.

A FOLLETTE

C'était bientôt douze ans!... Par un jour plein de larmes,
Car nous avions le cœur brisé de noirs soucis!...
Mignonne, quand tu vins, sans crainte et sans alarmes,
T'asseoir, à mon foyer... comme chez des amis!...

Douze ans! sans nous quitter, tu nous restas fidèle!
Pas un moment d'humeur, pas le moindre courroux!
La bonté de ton cœur montait dans ta prunelle,
Rien de vil ne battait sous ton regard si doux!

D'un souvenir bien cher, on te nomma « Follette ».
Rien de plus gracieux, de plus charmant à voir!
Tu fus reçue à bras ouverts, on te fit fête,
Chacun, sur ses genoux, voulait te faire asseoir.

Heureuse, tu vécus, au sein de la tendresse,
Sans connaître jamais, ni le froid ni la faim ;
De plume était ta couche et pour t'aimer sans cesse,
Nos cœurs, pour toi, trouvaient des caresses sans fin !

C'était si doux de vivre ainsi, tous trois, dans l'ombre,
Ignorés, détachés de tout... et loin du bruit !
De se sentir aimés, pendant des jours sans nombre,
Depuis l'aube naissante à l'heure où le jour qui fuit !

Car tout était en toi, sincère, aimant et tendre,
En ton âme on lisait comme en un livre ouvert !
D'un geste, d'un regard tu savais nous comprendre,
Et le moindre chagrin, ton œil l'eût découvert.

Follette, tu n'es plus ! et tout nous paraît sombre,
Partout, nous te cherchons et t'écoutons venir !...
Car, il n'est pas un coin, au soleil ou dans l'ombre
Qui ne parle de toi, n'éveille un souvenir !...

Oui, tout est bien fini ! comme tout dans ce monde
Passent les jours de joie après les jours de deuil !
Et la vie n'est qu'un songe ! une illusion profonde,
Qui nous prend au berceau... puis nous quitte au cercueil !

Et lorsque maintenant, pour sonder ce mystère
J'interroge mon cœur ou parle à ma raison,
Une voix d'outre-tombe en moi vibre et répond :
Lève, lève les yeux plus haut que la matière !

Humaine ou non jamais une âme ne s'altère ;
Tout est dans l'univers soumis au même sort :
Ceux qu'un amour ardent unit sur cette terre,
Se retrouvent là-haut, unis après la mort !

Nice, le 6 juin 1905.

C. MOUTONNIER,
Professeur.

Lettre d'un père à ses enfants

A PROPOS DE L'IGNORANCE

Vous êtes quelquefois embarrassés, mes chers enfants, pour écrire deux lignes, parce que vous n'avez pas encore pris l'habitude de penser, parce que vous ignorez même ce qu'est cet exercice qui consiste à peser, comme

dans une balance, et à bien coordonner, en les éclaircissant, les idées que fait naître en vous l'observation des gens, des choses et des événements. Cet exercice demande simplement de l'attention, de la réflexion et un jugement droit. Pour vous faire comprendre, par exemple, pourquoi et comment l'ignorance est notre plus grande ennemie, je vais me livrer avec vous à l'examen raisonné de certains faits qui vous sont connus.

L'histoire vous raconte que Jeanne d'Arc fut condamnée au bûcher comme hérétique relapse, par un tribunal composé d'Anglais et d'ecclésiastiques, malheureusement français.

Avant de rien savoir de Jeanne d'Arc, vous êtes tout de suite saisis de pitié. — Quoi ! une pauvre jeune fille condamnée à mort, sans avoir même la consolation de voir sa famille ! et à quelle mort ? A être brûlée vive, attachée à un poteau ignominieux, devant la foule de ses ennemis et de ses insulteurs. Mais cela ne se peut pas ! C'est un supplice qu'on n'infligerait pas à un animal féroce ; au plus grand assassin. C'est contre nature ! Nul n'a droit de mort sur son semblable. Voici le commandement de Dieu : Tu ne tueras point ; et voici la parole de l'Évangile : Celui qui se servira de l'épée (ou de n'importe quel instrument de mort) périra par l'épée (ou par cet instrument).

Mais les hommes, les descendants de ceux-là même qui ont crucifié Jésus, ont cru pouvoir, dans l'intérêt de leur sécurité, outrepasser la loi divine. La justice humaine, bien pâle reflet de la justice divine, a prévu la peine de mort ; et même, avant la Révolution, qui l'a abolie, la torture. — Qu'avait donc fait de si exécrable la jeune fille de Domrémy pour être vouée à la torture et à la mort ? — Vous le savez, et vous le saurez encore mieux, quand vous connaîtrez toute son histoire, elle avait sauvé son roi et délivré sa patrie du joug des Anglais. — Quoi ! mais on aurait dû la porter en triomphe, lui offrir un trône ; lui prodiguer en un mot les marques de la plus vive reconnaissance ! — Voilà des choses qui troublent votre entendement, parce qu'elles sont le renversement de tout ce que vous avez appris. On vous a fait voir la différence du bon et du mauvais, du juste et de l'injuste ; et naturellement vous supposez, suivant l'application qui vous est faite à vous, que le bon est toujours récompensé et le mauvais puni. Vous comptez, pauvres enfants, sans les monstrueuses défaillances humaines. Les hommes ont, en général, plus d'inclination au mal qu'au bien. — Pourquoi ? me direz-vous. — Simplement, parce qu'ils sont ignorants. Rappelez-vous la parole de Jésus sur la croix : Mon Dieu, pardonnez-leur, car *ils ne savent ce qu'ils font*. — Ah ! oui, si les Juifs avaient su, ils se seraient évité à eux-mêmes cette persécution séculaire qui s'attache à leur nom comme à leurs personnes et qui dure encore. Les bourreaux de Jeanne d'Arc, eux aussi, ne voyaient pas qu'ils seraient exécrés dans les siècles, alors que leur vic-

time serait à jamais glorifiée. — L'ignorance, voilà donc la véritable coupable de tous ces crimes : c'est elle qu'il faut combattre sans relâche et sans merci par la science, et par la première science, qui est celle du bien et du juste. Les ignorants sont exposés à tous les maux, à tous les vices. L'ignorant est forcément égoïste, ne pense qu'à soi, ne vit que pour soi, comme l'animal livré à ses seuls instincts. Il devient gourmand, parce qu'il trouve plaisir à satisfaire sa gourmandise ; il devient ivrogne pour la même raison ; il devient paresseux, parce qu'il lui paraît doux de ne rien faire ; et son ignorance, en outre, l'aveugle au point qu'il n'aperçoit pas les effets de la gourmandise, qui sont l'indigestion et mille autres maux qui troubleront sa vie ; les effets également de l'ivrognerie qui le feront tomber plus bas que le pourceau ; et les effets de la paresse qui l'empêcheront tôt ou tard de subvenir lui-même à ses propres besoins, — je ne parle pas de la privation qu'il aura de ne pouvoir aider les autres et en particulier ceux qui lui sont chers.

Voyez-vous, chers enfants, où nous a conduits la simple phrase que je vous ai dite sur Jeanne d'Arc. Je pourrais écrire un volume, si j'en avais le temps ; et vous-mêmes, si vous vouliez bien, vous en écrieriez des pages. Mais, sans vous astreindre à pareille tâche, vous pouvez du moins causer et vous livrer à ce que j'appellerai une gymnastique de l'esprit, laquelle gymnastique n'offre pas moins d'avantages que celle du corps.

Revenons à Jeanne d'Arc. Je vous entends (j'ai l'oreille fine) faire cette réflexion : — Mais, papa, tu dis que ceux qui ont condamné Jeanne d'Arc étaient des ignorants ; cependant, il y avait parmi eux de grands seigneurs anglais, des moines et même un évêque français, l'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon. Ils étaient tous instruits, celui-là surtout.

— C'est vrai, mes enfants. Aussi, sont-ce ses juges les plus coupables, mais la foule, ignorante celle-là, a laissé faire. Si elle avait su discerner le vrai du faux, le bien du mal, le juste de l'injuste, elle aurait hardiment protesté contre le supplice de la vierge héroïque, et elle l'aurait empêché. Son ignorance l'a fait se courber sous la cruauté des méchants. Quand les méchants commettent l'injustice, ils se font craindre d'abord des lâches, c'est-à-dire des esprits faibles qui, s'ils n'avaient autour d'eux que des gens de bien, se laisseraient entraîner par eux ; mais qui, par égoïsme, par crainte pour leur propre intérêt, cèdent bien plus facilement aux suggestions du mal. Tel fut Judas qui vendit son maître pour trente deniers. S'il eût davantage profité des enseignements du Christ, il se serait corrigé de son égoïsme et de sa cupidité, et il n'aurait pas trahi. Son crime est donc le fruit de son ignorance. Mais il n'était pas ignorant sur tous les points. Il savait discerner le bien du mal, et quand il eut trahi, sa conscience lui reprocha son crime, et il fut touché de repentir ; mais, comme sur d'autres

points encore, il était ignorant, que fit-il pour réparer sa faute ? — Il se pendit. Ce n'est pas cela qu'il aurait dû faire; il aurait dû chercher à faire autant de bien qu'il avait fait de mal, en répandant les enseignements qu'il avait reçus comme apôtre. Mais encore une fois, il ne savait pas. Son esprit n'était pas encore assez avancé; il lui fallait encore subir une ou plusieurs existences. De même, les juges de Jeanne d'Arc étaient instruits, mais très mal instruits, dans tous les cas, sur leurs devoirs envers Dieu et envers les créatures. L'évêque de Beauvais n'avait de chrétien que le nom, puisqu'il méconnaissait complètement, par ses actes et ses paroles, la doctrine de Jésus, pleine de douceur et de mansuétude. Et la faute, il faut bien le dire, n'en était pas à lui seul. Au Moyen-Age la religion enseignait surtout la crainte d'un enfer éternel, et, dès ici-bas, la crainte des foudres de l'Église. L'Église, c'est-à-dire une assemblée d'ecclésiastiques à la tête desquels était le pape, imposait à tous, aux peuples comme aux rois, sa souveraine autorité. Que de martyrs et de révolutions il a fallu pour changer tout cela !... Et encore, à l'heure qu'il est, ce vieil esprit dominateur ne s'agite-t-il pas et ne se tourne-t-il pas menaçant vers ceux qui veulent lui imposer silence ! Mais, je le répète, il faut distinguer parmi les ignorants, ceux qui le sont volontairement de ceux qui le sont malgré eux. Il y a ceux qui ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre; et il y a ceux qui ont soif de vérité et de justice. C'est vers ceux-là qu'il faut aller; c'est pour ceux-là qu'il faut s'instruire, pour leur distribuer la manne céleste et mériter d'aller s'asseoir, comme disaient les apôtres, au royaume des cieux. Le royaume des cieux, ce n'est pas une cité avec un trône; c'est le bonheur de sentir qu'on fait bien, qu'on fait tout son devoir, qu'on comprend les merveilles de la vie spirituelle, et qu'on s'élève sans cesse vers une cime sublime qui semble toucher aux cieux.

Je m'arrête-là, mes chers enfants. Méditez ce que je viens de vous dire et faites-en votre profit.

ALGOL.

Le commandant Darget et les effluves humains

Voilà un mot sur le sexe duquel on aurait le droit d'être embarrassé si l'on s'en rapportait aux rimeurs; je parle du substantif effluve. Car un alchimiste insensé que poursuit le parfum d'un bouquet dont la princesse Melvire le prie d'extraire pour elle une goutte d'essence de rose, une seule qui ne vienne pas de Smyrne, s'écrie, dans une vieille tragédie de Despaze, je crois.

. Au feu rouge du four,
Pâle, sur mon creuset, j'ai, pendant des semaines,
Afin d'analyser des effluves humaines.
Pensé perdre la vie !... J'ai découvert l'amour!

Et dernièrement, dans un journal d'un sou où l'on parle français j'ai découpé ces quatre vers rimés, sans doute, par un chimiste jaloux de M. Curie et de son radium.

Oui, moi je veux mourir demain
Si je puis... mais dois-je m'y fier?
Réussir à solidifier
La vapeur d'un effluve humain

Alors j'ai consulté Larousse l'oracle moderne en son temple aux sept colonnes et j'en suis sorti sachant sérieusement que effluve en latin effluvium est masculin: émanation malsaine des marais, synonyme d'exhalaison. On dit aussi: les effluves de l'Amour, les effluves de la Religion, sans ajouter si ces émanations sont malsaines.

Enfin, je finis par où je voulais commencer... par vous dire que, grâce aux effluves humains à qui j'ai une sincère reconnaissance j'ai eu le plaisir de serrer les mains du commandant Darget qui se cachait naguère sous le pseudonyme du commandant Tegrad alors que la cuirasse et le casque jolis brillaient sur sa poitrine et son front martial.

A vrai dire ce ne sont pas ces effluves qui conduisaient mes pas vers la porte du savant officier, non, c'était sa fille, la charmante muse de la Touraine. M^{lle} France Darget dont j'avais lu un premier volume de poésies et que je désirais saluer.

Je frappai, l'huis s'ouvrit, lui parut, le père qui me présenta à M^{me} Darget et à ses deux filles en qui je reconnus Polymnie et Euterpe muses de la poésie et de la musique. Famille instruite, intelligente, artiste, dont je n'oublierai point l'accueil.

J'ai eu, depuis, le plaisir de rencontrer M^{lle} France Darget chez le Prince des poètes, chez Léon Dièrx, où nous l'entendîmes déclamer ses plus beaux vers devant le fin poète qui fut, comme moi, charmé et me déclara après le départ de sa visiteuse — qu'elle n'est pas seulement une très jolie femme mais, de plus:

« Que son astre, en naissant, l'avait faite poète »

Boileau pardonne-moi ma licence!

Depuis, M^{lle} France Darget a été reçue par mon vieux et noble condisciple François Coppée et par Sully Prudhomme, poètes et académiciens dont les encouragements produiront de savoureux fruits que nous fera goûter la jeune poétesse.

2° Après cela le commandant nous mit au courant de ses travaux de la photographie des effluves humains et nous fit passer sous les yeux une cer-

une quantité de clichés, d'épreuves tirées d'images fort curieuses et de pellicules dont les projections transparentes rendent rêveurs... C'étaient des reproductions de la pensée obtenue sans lumière rien qu'à l'aide de l'extrémité des doigts posés sur une plaque immaculée.

Le commandant pense fortement à un objet, à une bouteille et à une statuette par exemple, ses doigts seuls touchent à la plaque où ils adhèrent durant dix à quinze minutes, puis la plaque révélée sortie du bain et mise dans l'hyposulfite de soude en sort avec l'image des objets pensés, puis successivement nous avons vu les reproductions de la bouteille, de la statuette, de visages humains, de Méphistophelès, puis une coulée de lave du Mont-Pelé, tout cela produit par la volonté humaine dans le cerveau du Commandant.

M. Darget me communiqua ensuite au sujet de cette intéressante question scientifique qu'a publiée la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, sa Lettre, un peu cruelle, à l'Académie des Sciences, — série de réflexions justes mais sévères qui furent adressées aux doctes membres de cette assemblée et auxquelles l'Académie s'entêtera probablement à ne pas répondre. Nous ne voulons pas refuser au commandant Darget de publier cette lettre et nous lui promettons d'adresser un exemplaire du numéro de la *Revue* qui la contiendra à l'Académie des Sciences, afin qu'elle y jette les yeux de nouveau et qu'elle finisse enfin par décider — si toutefois elle ne boude plus — à qui loyalement, doit revenir la priorité de la découverte des rayons N.

LÉOPOLD DAUVIL.

PHOTOGRAPHIE DES EFFLUVES HUMAINS

Tours, 9 mai 1905.

Lettre ouverte à l'Académie des Sciences.

L'Académie des Sciences de Paris a reçu, le 29 janvier 1898, dix photographies d'effluves humains qui ont été signalées dans la *Revue Scientifique*, du 19 février suivant, en ces termes :

« Académie des Sciences de Paris.

« Séance du 7-14 février 1898.

« Le commandant Darget adresse, de Vouziers, une réclamation de priorité au sujet d'épreuves photographiques obtenues sans lumière. »

En février 1904, à l'apparition des effluves humains, découverts par M. Blondlot, d'après un autre procédé que le mien, effluves qu'il dénomme rayons N, j'écrivis une deuxième fois à l'Académie, en demandant si mes effluves photographiques n'étaient pas de la même nature que ceux du professeur de Nancy, Blondlot.

Plus tard, le 9 février 1905, ayant lu sur des journaux que M. Char-

pentier avait émis l'idée que la Pensée humaine semblait produire des rayonnements lumineux lorsqu'il approchait le front de son écran fluorescent, j'envoyai à l'Académie des photographies de formes mentales que j'avais produites par la Pensée, telles que : une bouteille, une deuxième bouteille, une canne, un aigle, etc...

Je lui adressai, en même temps, des épreuves produites par le fluide vital des animaux et des plantes ; ainsi que les épreuves produites par le rayonnement des maladies.

Je disais, au sujet de ces dernières que, dans un temps prochain, les maladies pourraient être graphiées ce qui donnerait aux médecins un diagnostic plus certain.

J'ai aussi envoyé à l'Académie des Sciences le 9 juin dernier, cinq pellicules vitreuses, colorées de différentes couleurs par le fluide vital, couleurs provenant des différences fluidiques des personnes qui l'avaient émis.

Je n'ai jamais reçu de réponse de ladite Académie.

Si mes rayons ne sont pas les rayons N, ou leurs proches parents, cette vénérable Société qui prétend détenir la science officielle en toute propriété, aurait pu se donner la peine de m'en prévenir.

On l'accuse d'entraver les chercheurs, les inventeurs, la Science elle-même, qu'elle met continuellement en faillite. Serait-il vrai qu'étant instituée et payée pour encourager les productions scientifiques, elle n'en soit que l'éteignoir.

Elle refuse de regarder l'évidence.

Est-ce par paresse d'esprit parce qu'il suffit de s'asseoir sur un de ses fauteuils pour être frappé d'atonie, d'impuissance, de stérilité, aurait-t-on été auparavant actif, vigoureux chercheur, éclatant inventeur. Il semble que toute vérité nouvelle se présente à cette compagnie de vétérans comme un obscur et effrayant tunnel à passer. Elle a peur et décore sa nonchalance du nom de prudence scientifique.

Les efforts cérébraux que ces hommes ont faits pour obtenir un fauteuil à l'Institut leur ont enlevé, dirait-on, toute vitalité pour apprécier les efforts de ceux qui viennent après eux avec un bagage inédit.

Mais les faits nouveaux, le Progrès, sont comme le lourd rouleau qui enfonce les cailloux du chemin, aplanissant la route, écrasant en passant la pierre friable de cette institution sénile qui est l'Académie des Sciences.

Je vous écris la présente lettre, messieurs les Membres de l'Académie des Sciences, afin de vous réveiller, sachant que vous avez le cœur trop haut placé pour m'en vouloir de quelques mots trop brutalement imprimés en style de paysan du Danube ; et espérant que vous voudrez bien me répondre au sujet de la valeur que vous attribuez à mes effluves.

Je vous prie d'agréer, messieurs les Membres de l'Académie, mes sentiments les plus distingués. »

COMMANDANT DARGET.

EBSTEIN VIENDRA !

Je me souviens qu'il y a quelques années, des affiches vertes, jaunes ou bleues, collées à la devanture de certains cafés de troisième ordre, annonçaient qu'un prestidigitateur viendrait, au jour indiqué — (la date était toujours écrite à la main) — divertir la clientèle et la grossir peut-être par des tours de cartes, et des expériences de lecture de pensée, et de magnétisme faites sur « la perle des médiums » Nadège ou Olga, née plus probablement à la butte qu'à Stockholm, ou sur les bords de la Neva.

Ebstein viendra! répétait le garçon, au client, en lui versant également chaud un café ou un bock.

C'est cet Ebstein dont la lettre de M^{me} Rufina Noeggerath à M. Delanne a fait revenir l'image en mon esprit.

Celui que j'ai connu était un prestidigitateur simple et honnête ; l'autre, celui dont il est parlé dans la lettre de bonne maman, m'a tout l'air d'un chevalier d'industrie, que je crois de mon devoir de signaler en demandant à mon ami Delanne la permission de copier la lettre de l'auteur de la *Survie*. Peut-être que s'il la lit :

EBSTEIN VIENDRA !

LÉOPOLD DAUVIL

EBSTEIN

A Monsieur Delanne.

Lettre ouverte.

Mon cher Directeur,

Je viens vous donner un avertissement qui mette nos amis spirites en garde contre les agissements d'un imposteur.

Un nommé Ebstein, norvégien, a fait à Paris au commencement du mois d'avril, son apparition comme médium.

S'armant de toutes pièces ; photographies de fantômes, etc., tendant à prouver sa remarquable faculté d'évocation, de matérialisation, de toute manifestation des aimés disparus dont il se dit l'interprète, M. Ebstein dans sa visite de présentation, vous recommande lui-même de prendre les garanties les plus rigoureuses au commencement de la séance. Il se prête, dit-il, au déshabillé le plus complet pour être réhabillé d'un vêtement apporté du dehors.

Les assistants se chargeront d'ardoises bien ficelées, scellées d'un cachet

particulier que l'on n'imite point, de papier pour le phénomène d'écriture, de cire, de ficelles, d'une boussole, et d'une table en bois blanc dont le tiroir sera cloué devant tout le monde.

M. Ebstein s'est présenté chez moi, devant ma famille, en comédien consommé. Il prit l'air mélancolique des martyrs résignés ; mais sa mission est si belle qu'elle lui donne tous les courages, sans doute ! Tête baissée, voix éteinte, il nous dit : « Je suis accoutumé à souffrir ! » Il inspire la compassion. Ajoutez à cela une démarche peu sûre. De temps en temps il se couvrit le visage des deux mains comme pour se défendre de la prise de possession d'un Esprit.

Enfin il nous quitta brusquement pour chercher quelqu'un. Quoi ! Pourquoi?... il l'ignore lui-même, mais il le faut !

Quant aux conditions financières, il lui coûte d'en parler. Il est si désintéressé ! Il a de la fortune, — point besoin de gagner de l'argent. — Mais comme l'expérience, hélas ! lui prouve que dans un milieu où le médium se présente pour la première fois il est très exposé à rencontrer des gens peu sérieux, des curieux mal intentionnés, il traite ses affaires à l'américaine et demande cent francs pour cette première soirée. S'il est satisfait, si l'harmonie s'est établie il ne fait plus de conditions pour les séances suivantes :

Le lecteur devine qu'on ne l'invite pas deux fois.

Obligée de donner ma séance dans le plus bref délai, des membres de ma famille désireux d'y assister étant sur le point de quitter Paris, je ne poussai pas mes investigations plus loin et j'invitai à une séance du soir, 9 heures le 15 mai, une douzaine d'expérimentateurs sérieux.

D'abord le médium distingué se fit attendre pendant une bonne heure. Que d'excuses ! Son cocher s'était égaré !

Il se précipitait, embrouillait tout pour se mettre en séances, rattraper le temps perdu.

Sa physionomie, son geste, me firent *instantanément* reconnaître que nous étions joués. Je lui observai froidement, que le déshabillé était convenu.

« Certainement, certainement », répondit-il. Je le fis passer dans une chambre à côté avec deux des assistants qui eurent le tort, jugeant sans doute la soirée trop avancée, de laisser l'individu habillé tel qu'il était, sans inspecter les boîtes nombreuses qui se trouvaient dans ses poches :

« Des allumettes, des cigarettes, du papier d'Arménie », leur dit-il.

Le papier d'Arménie qu'il alluma à plusieurs reprises joue un rôle principal dans ses séances ; son parfum étourdit et combat l'odeur de ses fausses lumières. Tout le monde comprit son jeu, mais le mot d'ordre était donné ; observer le plus grand silence et rester immobile jusqu'à la fin de la séance.

Il chercha à gagner du temps, mania des ficelles, fit des tours peu spirituels.

Son aplomb est imperturbable ! Le silence, la fixité du regard des personnes rapprochées de lui, rien ne le démonte.

Quand nous lui rappelâmes le phénomène des ardoises, toujours adroitement retardé, il se frappa le front ! Il avait oublié les ardoises !... Mais à présent, quelle fatigue !... Il est anéanti... il faut cesser, il est bien tard... une autre fois.

Aucun des stratagèmes employés par *cet habile homme*, ne peut tromper le spirite quelque peu expérimenté, car il n'existe aucun rapport entre les procédés du prestidigitateur et ceux des habitants de l'au-delà. Robert Houdin l'a ouvertement déclaré, publié et signé, ainsi que d'autres maîtres de force égale à la sienne, mais cela inspire du dégoût et les novices peuvent y être pris.

Une place lui fut offerte dans la voiture d'un des nôtres qui demeurait dans son voisinage. Il refusa. Il ne rentrait pas chez lui. Des amis l'attendaient. Il finit par accepter pourtant, et avec un sans-gêne bien compromettant pour son état d'épuisement, il se fit conduire à un café des boulevards où l'attendaient de joyeux compagnons pour boire [ensemble, probablement, l'argent que des morts lui avaient fait gagner.

Que M. Ebstein profite de l'habileté dont il est doué pour gagner sa vie en donnant des représentations de prestidigitation, c'est son droit, mais qu'il remplisse son coffre-fort de l'or acquis par l'exploitation du culte des morts et de la croyance en l'immortalité de l'âme, c'est là un sacrilège dont la justice invisible pourrait bien, tôt ou tard, demander compte au profaneur si le repentir et de sages réflexions ne l'arrêtent pas en route, comme nous le lui souhaitons dans son plus grand intérêt.

Je n'ai jamais condamné un médium innocent ni ne lui ai tendu de piège. Le phénomène doit se prouver par lui-même. Je mets une extrême conscience à étudier le sensitif qui, à notre plus grand bien, expose sa vie, son honneur même, car il est victime souvent d'esprits fraudeurs, plus souvent encore *d'ignorants qui ne savent point* interpréter les phénomènes et les assujettissent aux lois connues de la terre.

Combien les imposteurs nous font aimer et respecter davantage encore le médium divinement doué qui remplit noblement sur la terre la plus sacrée des missions !

Gloire à lui, gloire à la vérité pure que tout homme doit rechercher !

L'EXPLOITATION DES MORTS !

Comment le lecteur juge-t-il cette industrie ?

RUFINA NOEGGERATH.

22, rue Milton.

BIBLIOGRAPHIE

L'être subconscient. — Essai de synthèse explicative des phénomènes obscurs de psychologie normale et anormale, par le Dr G. Geley. Deuxième édition, revue, 1 vol. in-16 de la Bibliothèque de Philosophie Contemporaine. 2 fr. 50. (Félix Alcan, éditeur).

L'être subconscient est un essai de synthèse explicative de tous les phénomènes psychologiques encore obscurs, tels que : le psychisme inconscient, l'inspiration géniale, le sommeil, les névroses, les altérations de la personnalité, l'hypnotisme et la suggestion, l'extériorisation de la sensibilité, la clairvoyance, la lecture de pensée, le médiumnisme; l'auteur décrit les phénomènes, il passe en revue les diverses explications qu'on a fournies de chacun d'eux et en fait ressortir le caractère illusoire et vain. Il indique les rapports étroits qui unissent tous ces faits et démontre la nécessité d'une interprétation générale commune. Il propose, pour tout expliquer, une hypothèse unique, naturellement et logiquement déduite de l'examen rigoureux des phénomènes: l'hypothèse de principes dynamiques et psychiques ouant un rôle prédominant dans le moi bien qu'en majeure partie ignoré de la conscience morale. Ces principes dynamiques et psychiques constitueraient une sorte de subconscience supérieure ne pouvant se rattacher en rien à l'automatisme psychologique, indépendante du fonctionnement des centres nerveux, séparable de l'organisme, et capable par conséquent de préexister et de survivre au corps.

La deuxième partie du livre est un exposé des conséquences philosophiques possibles de la nouvelle théorie.

Le succès de cet ouvrage, qui a rapidement atteint sa deuxième édition, prouve combien les vues de M. le Dr Geley répondent aux préoccupations du public qui s'intéresse aux phénomènes subconscients.

..

Le ternaire magique de Shatan. — *Envoûtement. — Incubat. — Vampirisme*, par CHARLES LANCELIN, avec quatre radiographies (1).

Dans son *Histoire mythique de Shatan*, publiée chez le même éditeur, l'auteur avait étudié les origines et les développements du mythe démoniaque à travers les temps.

Dans le présent ouvrage, qui en est la suite, il examine, tant au point de vue de la science contemporaine que de l'occultisme, les trois termes

(1) Édité par M. Daragon, 30, rue Duperré, Paris. Se trouve également à la Librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques, Paris, aux prix indiqués plus loin.

principaux de la puissance mensongère qu'a acquise le Diable en Occident, depuis le vi^e jusqu'au xix^e siècle.

Après avoir, en sa préface, mis à jour différents points obscurs (rôle de la femme dans le satanisme, sabbat, messes noires, vintrasisme, luciférisme, etc.) il aborde l'étude de ce que fut chacune des trois grandes assises du pouvoir démoniaque, des trois armes principales de Shatan, telles que les institua la sorcellerie au Moyen-Age et dans les temps modernes, — les examinant d'abord au point de vue légendaire, pour les éclairer ensuite des lumières de la science.

L'*Envoûtement*, l'*Incubat* et le *Vampirisme* donnent lieu à trois études d'un saveur originale, appuyées sur des photographies où le mécanisme de l'Envoûtement et du Vampirisme se trouve pris sur le fait, et étayées par des preuves dont quelques-unes sont des plus curieuses. Au sujet de l'Envoûtement, notamment, il cite des faits d'histoire contemporaine qui saisissent parce que le lecteur peut les contrôler. — L'Incubat, pour l'auteur, est une névropathie dont il démontre l'existence par des observations médicales. — Enfin, dans sa monographie très complète du Vampirisme, également basée sur des observations médicales, il n'examine pas seulement les faits matériels, mais encore les phénomènes hyperphysiques tels que les expliquent les théories de l'occultisme.

Comme pour l'*Histoire Mythique de Shatan* qui l'a précédée, l'éditeur a voulu faire, de cette œuvre de science et de conscience, une œuvre d'art : l'ouvrage ne sera jamais réimprimé, et cette unique édition in-8°, comportant quatre radiographies, n'a été tirée qu'à cinq cent vingt exemplaires seulement, ainsi que le précédent volume, pour en faire rapidement, comme celui-ci, une rareté bibliographique.

Ces cinq cent vingt exemplaires, dont chacun est numéroté et signé, se divisent comme suit :

- 1^o Dix exemplaires (volumes de bibliophile) sur papier Japon impérial de Tokio, numérotés 1 à 10, au prix de 20 fr.
- 2^o Dix exemplaires (volumes d'amateur) sur papier Hollande von Gelder Zonen, numérotés 11 à 20, au prix de 12 fr.
- 3^o Cinq cents exemplaires (volume de luxe) sur papier alfa spécial, numérotés 21 à 520, au prix de 7 fr. 50

..

Vient de paraître chez Lucien BODIN, éditeur, 5, rue Christine, 5, à Paris : **La Vallée des Bienheureux ou Le Sentier de la Vérité**, par LÉOPOLD ENGEL. Traduit de l'allemand par Gaston Revel. 1 vol. in-12 br., couv. Franco. 1 fr. 15.

Petit livre recommandé à tous ceux qui sont avides de progrès et recherchent la Vérité. Toutes les brûlantes questions de notre époque y sont exposées et critiquées par une sorte d'Initié qui a vu les Maîtres de Sagesse; il vient apporter au monde une philosophie antique et lumineuse

en indiquant, dans un récit des plus suggestifs et des plus instructifs, le Sentier que chacun peut suivre pour devenir un véritable occultiste et un habitant de la Vallée des Bienheureux.

Se trouve également à la Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques, à Paris.

..

LUCIEN BODIN, libraire, 5, rue Christine, Paris (6^e) vient d'éditer : **Résumé de la Philosophie Rationnelle**, de R. A. M., Paris, 1903, 1 vol. in-12 de 80 pages, broché (Tableaux et Figures : 1 fr.).

Ce petit livre, édité avec luxe, est vendu à un prix de propagande. Quoique l'auteur ait étudié toutes les sciences, il n'a pas déployé d'érudition afin d'utiliser toute la place disponible pour tracer un tableau très sobre de l'ensemble universel. La science rationnelle moderne ne peut renier les principes qui sont exposés ; nombre de personnes pourront y puiser bien des choses.

Sommaire.—Introduction : Nécessité du travail personnel. — Les trois définitions. Chapitre premier : La base de la connaissance. — Définitions des substances. — Énoncé des lois. — Étude de la Grandeur. — Résumé symbolique. Chapitre II : La recherche du bonheur. — Les quatre classes de l'Amour. — Tableau des Sentiments. — Accroissement de la Volonté. — Conseils de Morale. Chapitre III : La Voie de la Sagesse. — L'Escalier occulte. — Constitution de l'Homme. — Les êtres collectifs. — Les êtres à vie partielle. — Lagrandeur de l'esprit humain. La Prière. Conclusions : Talisman.

Cet ouvrage est également en vente à la Librairie Spirite, 42, rue Saint-Jacques, à Paris.

..

Notre collaborateur, M. Jean Rouxel, l'auteur du poème *Mon chemin de Damas*, que les lecteurs de notre *Revue* n'ont sans doute pas oublié, et qu'a édité notre librairie, vient de publier chez Messein, 19, quai Saint-Michel, à Paris un vol. de théâtre (1) qui se compose de trois drames en vers : *La Vaniteuse, de Semblançay et l'Honneur avant la Vie*.

Le premier de ces drames a été représenté avec succès en 1876.

M. Émile Zola, dans le *Bien Public* du 26 octobre 1876, termine ainsi son compte rendu : « Les vers de M. Jean Rouxel sont d'une posture savante et d'un beau mouvement. »

Un autre grand écrivain, l'éminent poète Théodore de Banville, écrit dans le *Bien Public* à la même date : « *La Vaniteuse*, drame dans lequel M. Jean Rouxel, connu par un remarquable volume de poésies, les *Amertumes*, fait jouer, en habile artiste, son vers romantique, plein, ferme et sonore... etc. »

Après cette appréciation de deux maîtres nos éloges seraient superflus, en ce qui concerne la forme ! Sous ce rapport l'auteur des deux derniers

(1) En vente à notre librairie, 42, rue St-Jacques, Paris.

grands drames, non représentés hélas ! pourquoi ? ne s'est pas montré inférieur à celui de la *Vaniteuse*. Au contraire. Et le plus illustre de tous les poètes eût sans doute été flatté de l'hommage pieux qu'un de ses disciples lui a rendu.

De *Semblancay*, c'est la réhabilitation de la noble et grande victime de Louise de Savoie et de François I^{er}.

L'Honneur avant la Vie a été visiblement inspiré par le *Médecin de Son Honneur* de Calderon. La scène de la répudiation, au quatrième acte, nous a paru aussi saisissante qu'originale.

Nous n'en dirons pas davantage, craignant de déflorer des œuvres où l'envolée lyrique et la haute morale contrastent singulièrement avec le prosaïsme contemporain.

LA RÉDACTION

..

Les Voix lointaines.

I

LE STAGE

Paroles de là-bas.

— Matière, esprit.... deux formes d'un même mystère.

— Vie et mort.... deux compagnes qui se relaient pour conduire l'âme à son but.

— « Pour celui qui naît, la mort est certaine, pour celui qui meurt, la naissance » disait Krischna.

— « Tous sont vivants », a dit le Christ.

— « Nous vivons », disent les morts.

Notre époque enfiévrée d'ardent travail, d'efforts exagérés, de luttas sans trêves et de progrès rapides semble rejeter les pensées philosophiques, les grandes échappées de l'âme vers l'inconnu de notre destinée, vers la mort dont on évite de parler et qui est le nivellement des êtres, l'épuration constante de la terre.

Parmi les découvertes de la science on rejette systématiquement les faits qui pourraient apporter quelques clartés sur ce sujet.

La science effrayée de ces découvertes, aussitôt qu'elle a constaté un phénomène probant n'en veut pas admettre l'origine, et changeant les dénominations, affirme que cela n'est pas parce que cela n'est pas admis par le cénacle scientifique.

Néanmoins, malgré les continuelles vexations, les persécutions même qui assaillent les chercheurs désintéressés, le nombre de ceux qui touchent au voile d'Isis augmente sans cesse.

Les phénomènes de tous genres éclatent en tous lieux et d'un monde occulte nous parviennent des encouragements, du réconfort. Sur les misères humaines, sur les injustices flagrantes, sur les souffrances infinies des êtres terrestres, plane l'espoir d'un état meilleur, d'un progrès continu, d'un idéal superbe.

La preuve de leur survie, de leur identité s'obtient lentement et péniblement. Cette initiation exige la persévérance, le recueillement, le jugement, la méfiance de soi-même et le désir assidu d'obtenir une parcelle de vérité.

Les lettres que nous publions sont celles d'un mort, d'un ami qui avait au début de nos études psychologiques fait partie de notre groupe.

De fervent et dévoué propagateur de la grande doctrine, il devint lentement indifférent. Il s'éteignit sans voir ses meilleurs amis, sans leur laisser une pensée affectueuse. Nous en eûmes une profonde tristesse, mais comme il était bon, bienveillant et serviable, nous le crûmes heureux dans le pays de l'ombre.

Ces lettres ont bien conservé l'empreinte de sa personnalité humaine, elles ont un cachet spécial, un autre ton que les communications que nous avons reçues jusque-là.

On peut en nier l'origine, mais ceux qui ont suivi les révélations acquises depuis cinquante ans, les comprendront et y trouveront l'explication de certains phénomènes et des difficultés parfois insurmontables des relations d'outre-tombe.

La suggestion, l'hypnotisme, le magnétisme, tous les pouvoirs de l'occulte, toutes les manifestations témoignent de la survie et des relations constantes des deux mondes. Le visible et l'invisible se touchent et les phénomènes psychologiques sont les effets d'une cause insaisissable qui nous dévoilent les horizons infinis de l'au-delà et nous entraînent vers une progression concordant avec les aspirations humaines.

Aspirations, envolées lumineuses, pensées grandioses, enseignées par les Messies, les philosophes de l'antiquité, source pure d'un progrès moral qui doit se produire en même temps que le progrès scientifique et conduire l'humanité vers une ère nouvelle.

PAUL GRENDÉL.

Congrès Spirite de Liège (11 et 12 juin)

La séance est ouverte à 11 heures, par suite de l'arrivée tardive de la députation de Charleroi.

M. le chevalier Le Clément de Saint-Marcq donne lecture des lettres par

lesquelles M^{me} Lucie Grange et M. Deville s'excusent de leur absence. Il déclare ensuite le Congrès ouvert et donne la parole à M. O. Henrion pour lire son rapport sur les opérations du Comité organisateur. Des applaudissements saluent la conclusion de ce rapport. M. Le Clément, président du dit Comité, prononce ensuite un discours magistral sur l'utilité de la Fédération et conclut en proposant de nommer MM. Léon Denis et G. Delanne présidents d'honneur de la société en formation. Cette proposition est votée par acclamation.

M. G. Delanne, indisposé, prie M. L. Denis de prendre la parole à sa place pour exprimer à l'assemblée ses sentiments de gratitude. L'éminent orateur, déférant à ce vœu, prononce un discours comme lui seul sait les faire et qui sera reproduit *in extenso* dans le bulletin en préparation. Les bureaux des sections sont ensuite constitués. La première aura pour président M. Bridoux, la seconde M. Fraikin ; M. O. Henrion sera secrétaire des deux.

Ces désignations terminées et vu l'heure avancée, la séance est levée pour être reprise à deux heures.

SÉANCE DE L'APRÈS-MIDI

M. Bridoux, président de la section, donne lecture du projet de statuts, lesquels sont adoptés avec de légères modifications et additions. Nous nous abstenons d'en donner ici le texte, celui-ci devant être inséré au *Bulletin*.

Un léger incident est soulevé par MM. Delcroix et Hollange, qui expliquent l'abstention de M. Antoine et de son groupe. Cet incident menaçant de faire perdre un temps précieux, M. le président déclare ne pouvoir continuer la parole aux interrupteurs et l'ordre du jour est repris.

Une discussion, engagée sur le chiffre de la cotisation, se termine par l'adoption du chiffre minimum de 25 centimes par membre annuellement.

M. Magis pose la question de savoir si la création de la Fédération nationale a pour but de supprimer les Fédérations régionales. Il lui est répondu qu'au contraire la première imprimera un mouvement de vitalité aux secondes.

M. Beyns, d'Uccle, désire savoir comment seront perçues les cotisations. Cette question est ajournée, comme étant du ressort du Comité qui sera élu plus tard.

Après l'adoption des statuts, M. Dartois fait la proposition qu'il soit délivré à chaque membre une carte-quittance et de n'admettre au vote que ceux qui seront munis de cette carte. Ce vœu est adopté à l'unanimité.

M. Joël Deveux, désire qu'en tête des statuts figure la déclaration de principe adoptée par la Fédération régionale. Il est décidé qu'il sera fait ainsi. MM. Barhon et Nuss proposent que la dissolution ne puisse être adoptée qu'à la majorité des 2/3 des membres présents. Adopté.

Le même chiffre de membres est voté pour la proposition de dissolution, M. Dartois seul étant opposant.

M. le Président propose enfin de voter sur l'ensemble du règlement.

Après épreuve et contre-épreuve, comme cela a eu lieu pour les votes sur les articles séparément, les statuts sont approuvés à l'unanimité.

Il est 4 h. 30 m. lorsque se termine la première séance du Congrès et l'on se donne rendez-vous au même local pour la conférence de M. Delanne qui a pris pour sujet : *L'Extériorisation de la pensée.*

CONFÉRENCE DE M. DELANNE

Un nombre double d'auditeurs sont accourus de tous les points de la ville pour entendre l'excellent et sympathique conférencier. M. Roukens, sténographe, transcrit celle-ci *in extenso*.

Nous nous ferons un devoir d'en fournir le texte aux souscripteurs du *Bulletin* et nous pensons pouvoir l'insérer également dans les journaux spirites. Le conférencier, comme toujours du reste, a vivement intéressé ses auditeurs et les a tenus sous le charme de sa parole pendant 1 h. 50 minutes malgré l'état peu satisfaisant de sa santé.

SÉANCE DU 12

La séance est présidée par M. Bridoux, qui fait la lecture d'un discours ayant pour objet les rapports reçus par le Comité.

Après cette lecture, M. le chevalier Le Clément de Saint-Marcq donne connaissance de nombreux documents sur les faits spirites obtenus en Belgique. Signalons particulièrement ceux qui ont été transmis par MM. Bridoux, Henrion, Goes, Le Clément, Bissol, M^{me} Moray, l'*Union Spiritualiste*, M. Engel, M^{me} Dehalu, MM. Flémal, Courtin, Lefèvre Mathieu et Esquier. Il est donné un court résumé des autres et M. Piérard, qui désire faire lui-même la lecture du sien, termine cette longue série de faits intéressants.

M. Van Geebergen présente ensuite un rapport sur l'organisation de la propagande en exprimant divers vœux à ce sujet. M. Bridoux annonce que ces vœux seront soumis au vote dans la séance de l'après-midi.

M. Fraikin fait un rapport sur les conférences, puis M. Flaam prie M. Van Geebergen de vouloir bien se substituer à lui pour la lecture de son travail sur le développement de la médiumnité. Vient ensuite le rapport de M. Moret sur l'organisation des groupes et celui de M. Henrion sur les faits de guérison signalés au Congrès. Ces faits étant trop nombreux, le Comité prie M. Henrion de n'en citer qu'un ou deux de chaque médium.

Le règlement est ensuite mis aux voix et adopté avec ses modifications.

M. le président annonce qu'il a été résolu de prendre les membres du Comité dans les principales localités représentées aux séances. En conséquence, il y en aura 2 à Liège, 2 à Charleroi, 2 à Bruxelles, 1 à Gand, 1 à Anvers et 1 à Seraing. Les présentations faites par le président sont adoptées et MM. Le Clément, Moret, Van Geebergen, Henrion, Fraikin, Pierard, Flaam, Beyns et Dumoulins ont élus membres du bureau. Celui-ci aura à désigner les fonctions de chacun. Nous oublions de dire que M. Dartois avait refusé toute candidature.

Il est procédé au vote sur les vœux suivants :

Traduction des ouvrages spirites en flamand et vente des ouvrages en français à prix réduits.

Cours réguliers publics à donner par les Sociétés et Groupes pour l'enseignement de la doctrine. École de propagande pour la formation d'orateurs. Développement méthodique de la médiumnité et examen critique des communications ; enfin établissement d'un Cercle d'Études dans chaque Groupe.

M. Fraikin émet le vœu de voir les Groupes prendre le titre de Groupe Spirite de..., et d'abandonner toute dénomination de laquelle le mot spirite serait absent.

M. Vanderyst prie le président de donner lecture de sa proposition d'adresser à la Législature le vœu de voir nommer une commission scientifique pour l'étude des phénomènes spirites (proposition qui est développée dans le *Messenger* du 15 juin.) M. Fritz serait d'avis d'attendre que le Gouvernement ait changé, les catholiques, dit-il, tiendront ce vœu comme non-venu. Il est passé au vote sur cet objet et la motion de M. Vanderyst est adoptée.

M. Deveux demande que les journaux spirites belges se montrent plus hospitaliers pour les communications qu'on leur envoie.

M. Van Geebergen émet le vœu de voir tous les membres de la Fédération liégeoise s'abonner au *Messenger*, comme tous ceux de la Fédération carolorégienne le sont à la *Vie d'Outre-Tombe*.

Ce vœu émis, M. le chevalier Le Clément de Saint-Marcq prononce un petit speech de remerciement et déclare le Congrès clos, en annonçant que celui de l'an prochain se tiendra à Charleroi.

Le bureau se réunit ensuite et décide que les mandats de ses membres seront attribués comme suit :

Président : M. le chevalier Le Clément de Saint-Marcq.

Vice-président : M. Fraikin.

Secrétaire : M. Henrion.

Secrétaire-adjoint : M. Van Geebergen.

Trésorier : M. Flaam.

Trésorier-adjoint : M. Dumoulin,

Assesseurs : MM. Beyns, Pierard et Moret,

Le choix de ces personnes dévouées nous est un sûr garant de la marche qui sera imprimée aux travaux de la Fédération et nous clôturerons ce trop long compte rendu par l'axiome : *Les absents ont eu tort*.

O. HENRION

CONFÉRENCE DE M. LÉON DENIS

Dès 7 h. 1/2 la salle des Fêtes de la Renaissance était occupée par un nombreux public venu pour entendre la parole éloquente de l'éminent auteur spirite, lequel a, pendant plus d'une heure et demie, tenu l'auditoire suspendu à ses lèvres. Le sujet traité par M. Denis, d'une façon magistrale, était : *Le Spiritisme, ses conséquences morales et sociales*, et nous espérons

que nombreux sont les auditeurs en qui se sera éveillé le désir de connaître une doctrine aussi consolante, une philosophie (la seule) qui puisse, comme le dit Allan Kardec, regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité.

Extrait du MESSAGER de Liège.

Discours prononcé par M. Léon Denis

A l'ouverture du Congrès spirite de Liège, le 11 juin 1904

Sur les progrès et la situation actuelle du Spiritisme

ET RECUEILLI PAR LA STÉNOGRAPHIE

FF. ET SS. EN CROYANCE,

Tout d'abord M. Léon Denis exprime sa gratitude, ses remerciements, sa reconnaissance profonde pour le grand honneur qui lui est fait, ainsi qu'à M. G. Delanne.

C'est toujours une joie bien vive pour moi, dit-il, que de me retrouver au milieu de vous. Les approbations, les témoignages de sympathie que j'ai souvent reçus et que je reçois encore aujourd'hui des spirites de Belgique, les amitiés personnelles que je possède dans ce pays, amitiés déjà anciennes, tout cela constitue une des plus belles récompenses que puisse obtenir un serviteur de la cause que nous aimons.

Je viens aujourd'hui m'associer à vos travaux d'une manière plus directe, plus effective; mais, vos travaux, je ne les ai jamais perdus de vue. J'ai toujours suivi, avec le plus vif intérêt, le développement du spiritisme dans ce pays. Toujours ma pensée a vibré à l'unisson de votre pensée; toujours mon cœur a battu à l'unisson de vos cœurs. Il y a seize ans — c'était en 1889 — je suis venu pour la première fois faire des conférences spirites dans cette bonne ville de Liège. J'y suis revenu bien des fois depuis, ainsi que dans les autres villes belges, et, à chaque voyage, à chaque nouvel effort, les liens qui m'unissaient aux spirites belges devenaient plus nombreux et plus puissants.

MM. Delanne et Gaillard sont venus aussi à leur tour.

Et aujourd'hui nous pouvons mesurer le chemin parcouru et les progrès réalisés. Nous pouvons dire, avec une satisfaction légitime, que nos efforts communs n'ont pas été vains, que la semence jetée aux sillons a germé, qu'elle lève et que bien des intelligences dans ce pays commencent à se laisser pénétrer, persuader, convaincre de la grandeur des Idées que nous défendons. Et il en est ainsi à peu près partout.

Dans mes nombreux voyages dans toutes les directions, dans les séjours que je fais en des milieux très différents, j'ai pu constater les progrès sensibles et constants de l'Idée spirite dans l'opinion en général,

Le vent nous est favorable et nous pouvons dire que la destinée de notre cause s'annonce grande et magnifique dans le monde.

Partout on sent le vide, le néant, la désespérance des théories matérialiste, leurs conséquences funestes dans l'ordre social.

Partout on sent, à un degré égal, l'insuffisance, l'indigence des enseignements dogmatiques, leur impuissance à expliquer la destinée humaine.

Il y a partout des foules avides de connaître, de savoir, d'apprendre, avides de consolations et d'espérance, des foules qui ne demandent qu'à venir à nous et vers qui nous devons aller, nous !

C'est pourquoi je vous félicite d'avoir pris l'initiative de ce Congrès. Il serait superflu d'insister sur l'utilité et l'opportunité des Congrès. Les Congrès sont utiles en ce sens qu'ils sont une affirmation de la vitalité de nos principes et de nos croyances.

Les Congrès sont utiles parce qu'ils contribuent à orienter la marche du spiritisme. On y mesure les progrès réalisés. On s'y concerte de manière à mieux organiser le travail d'expérimentation et de propagande, à le rendre plus méthodique. On y resserre les liens de solidarité qui unissent les spirites des diverses contrées, des diverses fédérations.

Et chaque fois que ceux qui ont participé à ces Congrès rentrent dans la vie active, dans la lutte des idées, c'est avec une ardeur nouvelle ; c'est avec une confiance plus grande.



Quel doit être l'objectif essentiel du spiritisme ? D'abord, provoquer, rechercher, coordonner les preuves expérimentales de la survivance.

(Ici l'orateur fait ressortir la nécessité d'un contrôle rigoureux de l'esprit de méthode et de critique. Il parle des exigences de l'esprit moderne. Il faut passer au crible les faits. Il insiste sur les dangers de la crédulité et des affirmations prématurées).

Ch. Richet le disait encore récemment dans un grand article : « Les spirites sont bien peu rigoureux et c'est une lamentable histoire que celle de leurs aberrations ».

Puis en s'appuyant sur des preuves bien établies, sur des bases solides, le spiritisme doit préparer, rénover l'éducation scientifique, rationnelle et morale de l'homme dans tous les milieux, l'éducation entière, de l'humanité !

L'action du spiritisme doit donc s'exercer dans tous les domaines : expérimental, doctrinal, moral et social. Il y a, dans le spiritisme, un élément régénérateur dont nous pouvons tout attendre, tout espérer. Je crois pouvoir dire que c'est le spiritisme qui est appelé à devenir le grand libérateur de la pensée, la pensée humaine, asservie depuis tant de siècles. C'est lui qui jettera de plus en plus dans le monde des germes de vérité, de bonté, de fraternité humaine, et ces germes fructifieront tôt ou tard.

Nous sommes impatients, parce que notre vie est courte et nous trouvons que les progrès sont lents. Mais déjà nous pouvons dire que le spiritisme a

plus fait en cinquante ans que n'importe quel autre mouvement de la pensée dans le même laps de temps, à n'importe quel âge de l'histoire.

Nous sommes impatients, et notre pitié s'émeut à la vue des ignorances, des routines, des préjugés, des souffrances et des misères de l'humanité et nous voudrions obtenir des résultats immédiats. Mais déjà nous pouvons voir que peu à peu tout change, tout évolue autour de nous, sous le souffle des idées nouvelles. Bien des obscurités se dissipent, bien des résistances s'évanouissent. Les haines que le spiritisme soulevait autour de lui se changent peu à peu en sympathies quelquefois en amitiés. Tant il est vrai que les hommes ne se combattent, ne se méprisent que parce qu'ils s'ignorent. L'œuvre magnifique du spiritisme sera de rapprocher les hommes, les nations, les races, de former les cœurs, de développer les consciences. Mais pour cela, il faut le travail, la persévérance, l'esprit de dévouement et de sacrifice.

C'est une grande joie pour moi que de pouvoir dire ces choses ici, dans cette capitale de la Wallonie, sur cette terre d'indépendance et de courage dont les fils ont toujours compris et montré que rien ne s'obtient qu'au prix du travail et de la patience.

Mais, à cette heure, où des jours meilleurs semblent se préparer pour nous, est-ce que nous ne devons pas nous rappeler ceux qui furent à la peine sans être à l'honneur, au succès. Laissez-moi saluer en votre nom la mémoire de ceux qui contribuèrent le plus à la diffusion du spiritisme en ce pays, la mémoire des hommes de conviction profonde et de vertu qui sont retournés dans l'espace, mais dont le souvenir subsiste dans votre pensée. (Applaudissements.)

Et je salue aussi les militants d'aujourd'hui que je retrouve autour de moi, prêts à de nouveaux efforts.

Je salue les jeunes volontés, les jeunes talents qui se lèvent et qui assureront le triomphe du spiritisme en ce pays.

Allan Kardec, dans ses « Œuvres posthumes », a affirmé que l'avenir était au spiritisme. Après trente années d'épreuves, de travail et de progrès, cette affirmation se vérifie aujourd'hui. Eh bien, au début de ce Congrès, à l'aube du xx^e siècle, je la renouvelle, avec l'assurance que ces paroles d'espérance et de foi profonde ne seront pas démenties.

Je la renouvelle, et je dis comme lui : L'avenir est au spiritisme. Sachons le préparer ! (Applaudissements.)

Je viens de parler des progrès réalisés par le spiritisme. Voyons en quoi ils consistent :

D'abord nous pouvons dire que la science officielle elle-même est entamée, profondément entamée, entamée à tel point qu'elle va se trouver dans la nécessité de réformer ses méthodes, de rénover ses systèmes.

Depuis cinquante ans, les Esprits nous enseignent théoriquement et ils nous démontrent expérimentalement sous le nom de fluides, l'existence d'états subtils de la matière et de forces impondérables que les savants rejetaient d'un accord unanime.

Le premier savant qui les a constatés, c'est sir W. Crookes. Voyez son livre ; *Recherches sur les phénomènes du Spiritualisme*. L'on peut dire que ce sont ses expériences spirites qui l'ont mis sur la voie de cette découverte.

Et, depuis lors, la science, chaque jour, n'a cessé d'avancer dans cette voie et de reconnaître la variété et la puissance de ces forces. Vous connaissez les étapes célèbres de la science sur cette route. Röntgen, avec les rayons X; Hertz et la télégraphie sans fil; Becquerel, Curie, Le Bon, découvrant les énergies intra-atomiques; Blondlot, les Rayons N. (Car on est obligé de reconnaître aussi que les forces radio-actives n'émanent pas seulement des corps matériels, mais aussi des êtres vivants et pensants.) C'est un acheminement vers la constatation de la vie invisible et du périsprit.

Eh bien, prenez Allan Kardec, vous trouverez dans ses œuvres l'affirmation de l'existence de ces forces.

Et que résulte-t-il de toutes ces constatations de la science ? C'est que toutes les bases de la physique, de la chimie et même de la psychologie, sont bouleversées. Le Spiritisme bénéficie de toutes les découvertes récentes qui ont été faites dans ces domaines. Toutes les forces subtiles mises en action par les Esprits dans les manifestations, la science en constate l'existence aujourd'hui.

Prenez le phénomène des apports, la reconstitution spontanée d'objets divers dans des chambres closes. Prenez les cas de lévitation de meubles et de personnes vivantes. Rappelez-vous les expériences de pénétration de la matière par la matière, qui ont été faites par Aksakof, par Zoellner et autres sur des anneaux de métal et sur des bandes d'étoffes scellées.

D'une façon plus générale, le passage des Esprits à travers les murailles, les apparitions, les matérialisations à tous les degrés, tous ces faits ont démontré une chose dès le principe : c'est l'action de forces prodigieuses, alors inconnues; c'est la possibilité d'une dissociation indéfinie de la matière, qui n'était pas reconnue par la science d'alors et que la science actuelle est bien obligée d'admettre après les travaux de Curie, Becquerel, Le Bon, etc.

Il y a cinquante ans que les spirites savent ce que la science veut bien découvrir aujourd'hui.

Et quelles conséquences ? C'est une modification profonde des théories classiques sur les forces et sur la matière. C'est le dogme de l'atome indivisible qui s'écroule, et, avec lui, toute la science matérialiste.

Aujourd'hui, la science matérialiste est dans un désarroi complet. Écoutez cette déclaration du président du dernier Congrès pour l'avancement des Sciences (Grenoble, 1904), M. Laisant, ex-député de la Seine, que je connais personnellement pour un fidèle disciple d'Auguste Comte, c'est-à-dire pour un positiviste, aujourd'hui professeur de mathématiques à l'École polytechnique.

Écoutez ce qu'il dit dans son discours d'ouverture :

« Nous avons vécu depuis notre enfance d'une vie scientifique tranquille, content de nos théories comme d'une vieille maison un peu délabrée à laquelle on est attaché par l'usage, qu'on aime et qu'on habite. Et puis

voici que l'ouragan survient sous forme de faits nouveaux, inconciliables avec les théories admises. Les hypothèses croulent, la maison s'effondre et nous restons tout désorientés et chagrins, dans l'attente de nouvelles bourrasques et ne sachant que faire. »

Quel aveu d'impuissance et de stérilité ! (Applaudissements.)

Vous voyez donc une chose : c'est que, lorsque nous étudions la marche du spiritisme, nous sommes amenés à constater que, peu à peu, d'étapes en étapes, malgré ses hésitations, malgré ses répugnances, la science se rapproche graduellement des théories spirites.

En physique et en chimie, la voilà qui reconnaît l'existence de la matière subtile, radiante et des forces radio-actives, qui sont la base même, le substratum et le mode de manifestation du monde invisible.

Et maintenant, en psychologie, elle est obligée d'accepter l'hypnotisme et la suggestion, après les avoir longtemps niés. Puis ça été la télépathie et la transmission des pensées. Et qu'est-ce que c'est que tous ces faits ? c'est la démonstration, dans le domaine humain, expérimental, de ce principe affirmé, appliqué depuis cinquante ans par les Esprits : l'action possible de l'âme sur l'âme, à toutes distances, sans le secours des organes du cerveau.

Eh bien, vous le savez, la science officielle, qui s'inspirait surtout des théories matérialistes, repoussait *à priori* cette explication. Il y a encore peu d'années, elle repoussait en principe toute possibilité de manifestation de l'intelligence en dehors du cerveau, et, par conséquent, toute possibilité pour une intelligence de communiquer avec une autre intelligence en dehors des organes et des voies ordinaires de la sensation.

La science est obligée aujourd'hui de reconnaître les faits de télépathie et de transmission de pensées. Et en les reconnaissant elle fait un pas considérable en avant et elle porte un coup mortel au matérialisme.

(A suivre).

J. O., auditeur.

NÉCROLOGIE

M. LOUIS BABON, de Rosières-aux-Salines (Meurthe-et-Moselle), nous apprend la désincarnation, après une courte maladie, de sa chère compagne, M^{me} Babon, née Marie-Judith Robardet. La *Revue* envoie à ce frère éprouvé l'assurance sa vive sympathie et à la chère disparue l'*au revoir* si consolant de la doctrine spirite.

Le Gérant : P. LEYMARIE.